

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## HISTOIRE ET ROMANS

MADAME DE STAAL DE LAUNAY

(SUITE)

« Le lendemain étant allée chez la duchesse de Noailles, elle me manda d'y venir: J'arrive. — Voilà, dit-elle, madame, cette personne dont je vous ai entretenue, qui a un si grand esprit, qui sait tant de choses. Allons, mademoiselle, parlez. Madame, vous allez voir comme elle parle. — Elle vit que j'hésitais à répondre, et pensa qu'il falloit m'aider, comme une chanteuse qui prélude, à qui l'on indique l'air qu'on désire d'entendre. — Parlez un peu de religion, me dit-elle. Vous direz ensuite autre chose. — Je fus si confondue que cela ne se peut représenter, et que je ne puis me souvenir comment je m'en tirai..... Cette scène ridicule fut à peu près répétée dans d'autres maisons où l'on me mena. Je vis donc que j'allois être promenée comme un singe ou quelque autre animal qui fait des tours à la foire. J'aurois voulu que la terre m'engloutît. »

La terre ne l'engloutit pas, et madame de la Ferté continua à remplir consciencieusement son rôle de prôneuse zélée. De Versailles on se rend à Sceaux. La duchesse la fait connaître à M. de Malezieux, l'oracle de la maison, où il décide de toute chose. Elle veut qu'il l'entretienne. Cet entretien est un véritable examen littéraire et scientifique. Mademoiselle de Launay en sort à son honneur, et M. de Malezieux entièrement satisfait. L'approbation de l'ancien précepteur de M. le duc du Maine est un brevet de haute capacité; il n'est personne à Sceaux qui ne recherche et n'admire celle qui l'a obtenue.

La duchesse de la Ferté la lâche enfin, et lui permet d'aller se reposer dans son couvent, en lui promettant de ne pas l'oublier.

Le temps s'écoule; de tout ce mouvement, rien ne résulte. La duchesse s'impatiente; elle en veut à ces gens si peu empressés à rendre service. — « Après tout, » dit-elle à la sœur aînée, « je puis me passer d'eux; je suis assez grande dame pour la prendre auprès de moi et lui faire un sort. » — Cette inspiration est généreuse; mais mademoiselle de Launay en frémit: derrière ce sort heureux qui lui est promis, elle entrevoit un état de dépendance dont se révolte sa fierté, qu'une longue lutte contre les difficultés de la vie n'a pas encore brisée. Cependant, madame de la Ferté s'affermir de plus en plus dans sa résolution. Le plaisir qu'elle goûte dans la société de mademoiselle de Launay est désormais nécessaire à son existence. Mais pour fixer sa protégée dans une position acceptable chez elle, il y a des mesures à prendre; le temps s'écoule encore, et on ne les prend pas. Pourquoi? — Chut! la chose ne se dit pas tout haut. — Il faut d'abord avoir l'assentiment de Louison. Et qui est-ce que Louison? Une ancienne femme de chambre de la duchesse, investie d'un droit de puissance absolue dans sa maison, où nul, — à commencer par la dame du logis, — n'oserait en rien lui déplaire. De quel œil y verra-t-elle s'installer une autre privilégiée? Question délicate sur laquelle on remet de jour en jour à la sonder.

En attendant que son sort se décide, mademoi-



selle de Launay, à l'insu de la duchesse, dont l'amitié jalouse ne l'eût pas souffert, a formé hors de son couvent quelques liaisons honorables. Elle dîne dans une maison du voisinage avec l'abbé de Saint-Pierre et Fontenelle. Tous les deux prennent goût à son entretien, et intérêt à sa situation. Une idée vient à l'abbé. Il sait que dans la famille de M. le Duc, on veut faire donner à mademoiselle de Clermont, sœur de ce prince, une éducation meilleure que n'ont ordinairement, — remarque en passant l'auteur, — les personnes de ce rang. Mademoiselle de Launay ne pourrait-elle, par l'entremise de M. de Malezieux, trouver là un emploi convenable de ses talents ? La chose vaut la peine d'être tentée. Au premier voyage qu'elle fait à Sceaux avec la duchesse de la Ferté, mademoiselle de Launay, sans lui rien dire, entame la négociation. M. de Malezieux s'y prête gracieusement. Il en parle à la duchesse du Maine, dont il croit bon de s'assurer l'appui. — Mais, dit la princesse, si cette fille a tant de mérite, pourquoi la donner à ma nièce ? Ne vaudrait-il pas mieux la prendre pour moi ? L'officieux solliciteur applaudit. Celle qu'il recommande est propre à tout ; elle secondera utilement dans sa tâche, madame de Malezieux, chargée de diriger l'éducation de Mademoiselle du Maine.

Le cœur de mademoiselle de Launay s'ouvre à l'espérance. Tout va bien, une chose pourtant reste à obtenir : c'est le consentement de la duchesse de la Ferté, et la duchesse de la Ferté ne le donne pas.

Furieuse de ces démarches faites sans sa participation, elle répond aux premiers mots qui lui en dit la duchesse du Maine, en déclarant qu'elle ne souffrira pas qu'on lui ôte une personne qu'elle s'est destinée pour faire la douceur de sa vie. Mademoiselle de Launay l'apprend par M. de Malezieux, et demeure consternée.

Le soir du même jour, à la suite d'une courte explication que vient lui demander sévèrement la duchesse de la Ferté, elle courbe la tête, et la laisse en tout maîtresse de disposer d'elle à son gré.

« Hé bien, mademoiselle, reprit-elle, puisque j'en suis la maîtresse, je ne vous céderai à personne, et j'aurai soin que vous soyez assez bien avec moi pour ne rien regretter. — Elle me dit ensuite qu'elle alloit me faire accommoder un joli appartement dans sa maison ; que j'y vivrais aussi maîtresse qu'elle ; que je lui ferois compagnie quand elle y seroit, et que lorsqu'elle iroit à la Cour, elle me laisseroit un équipage à Paris pour faire tout ce qui me plairait. »

Assurément, ce plan de vie est séduisant. Cependant, mademoiselle de Launay continue à se défier de l'avenir qu'il lui prépare. Elle sait quels sont les caprices des grands, et comment ils délaissent le lendemain ceux dont ils étaient

engoués la veille. Et puis Louison n'est-elle pas toujours là ? — Rien ne se décide. Cette incertitude indéfiniment prolongée devient intolérable. Elle recourt pour en sortir à un moyen désespéré.

« Je pris l'étrange résolution de m'étudier à déplaire à cette personne enchantée de moi, que j'aimois, car, toutes les marques d'amitié que j'avois reçues d'elle m'avoient touchées sensiblement... Je me laissai aller à mes différentes humeurs... Je contrariais ce qui n'étoit pas de mon goût. Je disois ma pensée sans la mettre d'accord avec les siennes ; enfin je me donnois toute liberté, mais avec plus d'effort que ne m'eût fait la contrainte. Elle en fut blessée, sans prendre le dégoût que je voulois lui inspirer. »

Malgré les reproches secrets que lui fait son cœur, mademoiselle de Launay, bien déterminée à secouer ses liens, écrit à M. de Malezieux que madame la duchesse de la Ferté ne paraît plus tenir à elle, et que, si madame la duchesse du Maine est toujours disposée à l'honorer de ses bontés, elle se croit libre désormais d'en profiter.

« Il montra cette lettre à madame la duchesse de la Ferté ; qui, outrée, me fit mander dans le moment par ma sœur, qu'elle ne vouloit plus s'occuper de moi... C'est à ce qu'il me semble l'endroit le plus défectueux de ma vie. »

Elle le confesse, et peut-être n'a pas tort ; mais si elle a péché, la faute est promptement suivie du châtiment. Nous ne pèserons pas davantage sur les incidents qui se produisent à cette heure importante de sa destinée. Elle a souhaité d'entrer chez la duchesse du Maine : elle y entre :

« Ma sœur m'apprit qu'une femme de chambre de madame la duchesse du Maine s'étoit retirée ; qu'on avoit jugé que cette place seroit assez bonne pour moi... Que la duchesse de la Ferté avoit appuyé la proposition, et se faisoit un régal de me présenter sur ce pied-là. »

Porter en soi toutes les délicatesses et tous les besoins de l'esprit que développe une éducation raffinée ; être tenue en estime par les lettrés renommés du temps, les Vertot et les Fontenelle ; avoir philosophé avec Descartes et Malebranche ; pour arriver à quoi ? — Non à nourrir de science quelque intelligence princière, — voire même quelque petite fille de France, qui se fût donnée la peine de naître, — mais au poste de femme de chambre : quelle chute ! L'enfant gâtée du prieuré de Saint-Louis la sent profonde et irrémédiable. Cette marque de la domesticité apposée sur son front y restera indélébile ; mais que faire ? — « Je me voyais, » dit-elle « sans appui, sans ressource. Il fallut subir le joug. »

La duchesse de la Ferté la conduit à Sceaux, la présente à la duchesse du Maine, qui la regarde à peine ; puis, laissant là sa protégée, déclare séchement que, quant à elle, son interven-



tion a produit tout l'effet voulu, et qu'on n'est plus en droit de lui rien demander. — Mademoiselle de Launay s'installe dans ses nouvelles fonctions. Elle en ressent d'une manière aiguë les humiliations et les amertumes, qu'elle va nous décrire :

« Je fus étrangement surprise en voyant la demeure qui m'était destinée. C'était un entresol si bas et si sombre, que j'y marchais pliée et à tâtons. On ne pouvoit y respirer faute d'air, ni s'y chauffer, faute de cheminée. Ce logement me parut si insoutenable, que j'en voulus faire une représentation à M. de Malezieux : Il ne m'écouta pas. A toutes les prévenances qu'il m'avait faites, à toute l'estime qu'il m'avait témoignée, succédèrent les dédains qu'on a pour la valetaille... Tous ceux qui m'avaient recherché dans la maison m'abandonnèrent de même, dès que j'y fus mise à si bas prix. »

Elle apporte une triste gaieté à faire ressortir, en nous racontant les bêtises commises par elle dans son emploi, combien elle était peu faite pour le remplir :

« On me donna pour mon partage ce qui s'appelle en termes de l'art les chemises à bâtir... je n'avais jamais fait que les petits ouvrages dont on s'amuse dans les couvents... je passai la journée tant à prendre les mesures qu'à exécuter cette grande entreprise, et quand madame la duchesse du Maine eut mis sa chemise, elle trouva dans le bras ce qui devoit être au coude. Elle demanda qui avoit fait cette belle opération : on répondit que c'étoit moi. Elle dit sans s'émouvoir que je ne savois pas travailler, et qu'il falloit laisser ce soin à une autre. »

Jamais ouvrière habile ne fut plus glorieuse d'un travail réussi, que ne l'est notre lingère maladroite de son incapacité. Aussi continue-t-elle à en énumérer les preuves en toutes circonstances.

« La première fois que je lui donnai à boire, je versai l'eau sur elle au lieu de la mettre dans son verre. Le défaut de ma vue extrêmement basse, joint au trouble où j'étois toujours en l'approchant, me faisoit paraître dépourvue de toute compréhension pour les choses les plus simples... Madame la duchesse du Maine étant à sa toilette me demanda de la poudre : je pris la boîte par le couvercle : elle tomba comme de raison, et toute la poudre se répandit sur la toilette et sur la princesse, qui me dit fort doucement : — quand vous prenez quelque chose, il faut que ce soit par en bas. — Je retins si bien la legon, qu'à quelques jours de là, m'ayant demandé sa bourse, je la pris par le fond, et je fus fort étonnée de voir une centaine de louis, qui étoient dedans, couvrir le parquet. Je ne savais plus par où rien prendre. »

Tant de gaucheries coup sur coup lui attirèrent le mépris de ses compagnes de service. Elle cherche cependant à conquérir leurs bonnes grâces,

prend part à leurs entretiens, abaissant, pour se mettre au niveau commun, celui de son ton et de ses manières ; peines perdues ! Elle ne parvient qu'à encourir leur aversion.

« Je n'en avois point pour elles, mais un peu de dégoût... je me renfermai donc dans ma spélouque, et trouvai ma consolation dans la lecture. »

Cet isolement de l'esprit et du cœur ; certains déboires de surcroît qui parfois s'y ajoutaient lui font une existence des plus tristes. Oh ! si elle pouvoit trouver une autre position ! — Diverses occasions se présentent ; mais toutes ont des inconvénients qui la décident à reculer. Pourtant, après un terrible accès d'abattement, qui va jusqu'à la velléité du suicide, son moral se relève. Dans les jeux d'esprit qui occupent les hôtes de Sceaux, elle s'amuse à prendre part à l'insu de tous, par de la prose ou des vers anonymes, qui circulent de main en main sans qu'on puisse en deviner l'auteur. Chacun émet ses conjectures ; personne ne songe à l'aller chercher parmi les femmes de chambre de son Altesse Royale. Enfin, une circonstance imprévue vient améliorer sa condition.

La curiosité attirait à ce moment tout Paris chez une personne où s'opérait, nous ne savons quel prétendu miracle. Fontenelle y alla comme beaucoup d'autres. On en jura dans le public ; sa réputation de philosophe en souffrit.

« Madame du Maine, qui ne s'avisait guère de m'adresser la parole, me dit : — Vous devriez bien mander à M. de Fontenelle ce qu'on dit contre lui sur mademoiselle Tétar. »

Madame du Maine se souvenait tout à coup apparemment que cette femme de chambre qui cousoit si mal les manches de chemises, pouvoit au besoin correspondre avec le secrétaire de l'Académie des Sciences. Mademoiselle de Launay écrit en effet. Sa lettre, telle qu'elle nous en donne le texte, d'un style fin et assaisonné de sel attique, n'était pas indigne de celui à qui elle s'adressait. Elle lui plut : Le soir, dans un salon où on l'assailait de plaisanteries, il la montra ; le succès en fut immense, et se propagea dans tout Paris. Les invités de Sceaux en parlent à la duchesse du Maine. Oubliant la part qui lui revient dans l'idée première de cette lettre, la duchesse demande à mademoiselle de Launay si c'est elle qui l'a écrite. Soudain, sur sa réponse affirmative, s'accomplit un miracle certes plus authentique que celui de mademoiselle Tétar.

« Aussitôt qu'elle m'eût parlé, tout ce qui composoit la compagnie vint à moi, et pour lui faire sa cour, m'accabla de louanges... Elle voulut voir la lettre, et me la demanda. Je n'en avois pas de copie, mais tous ceux qui étoient chez elle l'avaient dans leur poche. Elle la lut ; l'approuva, et connut qu'elle pouvoit me mettre en œuvre plus qu'elle ne faisoit. »

On la met effectivement en œuvre. Les talents,



de mademoiselle de Launay, une fois reconnus, ne sont point à elle, mais à la maîtresse qui la tient à son service. Le goût dominant de la duchesse du Maine, après l'ambition, était celui des plaisirs. Chacun s'efforçait autour d'elle de le flatter. Le temps se passait à jouer des comédies ou à les répéter; à inventer des divertissements variés; les nuits mêmes étaient employées en fêtes magnifiques offertes à la duchesse par divers familiers de sa cour, jaloux à l'envi de lui complaire.

» Je fis de mauvais vers pour quelques-unes, » les plans de plusieurs autres, et fus consultée » pour toutes... La dernière fête fut toute de » moi, et donnée sous mon nom, quoique je n'en » fisse pas les frais. »

Pour comble de gloire, madame la duchesse du Maine ne dédaigna pas d'y figurer en personne parmi les acteurs.

Dans ce retour du monde à mademoiselle de Launay, la duchesse de la Ferté même revient à elle, et lui rend ses bonnes grâces. Ce n'est plus l'amitié passionnée d'autre fois, il est vrai, mais une amitié tranquille, qui n'en sera que plus durable. A côté des anciennes liaisons qui se renouent, elle en contracte de nouvelles. M. de Valincourt, homme particulièrement considéré pour son caractère, et pour avoir vécu dans l'intimité des beaux génies de la grande époque littéraire, devient dès lors pour elle un sage conseiller en même temps qu'un ami dévoué. Les hommages faits pour flatter la vanité ne lui manquent pas non plus. L'abbé de Chaulieu, entre autres, se déclare son adorateur et son très-humble esclave. La chose est sans péril, elle n'a pas vingt-cinq ans, mais il en a près de quatre-vingts, et il est aveugle ou peu s'en faut. Sa vieille muse, — souvent assez négligée, parfois un peu prosaïque, mais généralement agréable, — ne s'en échauffe pas moins pour elle, et lui adresse quelques-uns de ces jolis vers dont elle est coutumière :

Launay, qui souverainement  
Possèdes le talent de plaire.

Comment te résister? Même avant de te voir  
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir.  
Je louai ton esprit avant de te connaître

Je te cherchai partout quand tu vins à paraître.  
Un charme plus puissant cent fois que la beauté  
Trouva les nœuds secrets, tout à coup, d'une chaîne,  
Si forte en sa légèreté,  
Que je sacrifiai sans peine  
Mon repos et ma liberté.

A quatre-vingts ans, le repos est pourtant un grand besoin. Ce qu'il y a de plus beau, c'est que l'attachement passionné de l'émule d'Anacréon pour mademoiselle de Launay, et la soumission chevaleresque en toutes choses dont il

faisait profession envers elle, n'étaient pas une pure fiction poétique :

» Il m'écrivait tous les matins et me venoit » voir tous les jours... La lettre étoit pour savoir » mes volontés, et quand je préférais son car- » rosse à sa personne... J'avois la puissance des- » potique sur toute sa maison. »

Après cette excursion rétrospective faite longuement à travers sa vie antérieure, nous voici revenus au point où nous avons pris en commençant mademoiselle de Launay. De par les droits de l'esprit, elle était remontée au rang de femme du monde; les événements allaient la relever encore d'un degré, et en faire presque un personnage.

Louis XIV approchait de sa fin. On sait tout ce que le duc du Maine, par son esprit insinuant, par le talent d'intrigue de la duchesse, et par l'affection de madame de Maintenon, avait obtenu du vieux roi dans les dernières années de son règne. Les deux époux s'applaudissaient avec raison du succès de leurs soins : honneurs, privilèges, droit éventuel de succession à la couronne, faveurs de toutes sortes, rien ne semblait manquer à la satisfaction du couple triomphant. Pourtant il restait quelque chose à faire. Un nouveau régime allait naître; ce qu'on avait acquis, il fallait le conserver. Le mauvais vouloir du duc d'Orléans, des princes du sang, des ducs et pairs à leur égard était connu; les dispositions testamentaires du roi sont-elles prises de manière à les en garantir? On s'agit en vain pour les connaître à l'avance : le testament reste lettre close.

La duchesse du Maine subit l'un des supplices de l'ambitieux : elle ne dort plus. Pour abrégier la longueur des nuits, une femme lui conte des histoires; mais la conteuse est forcée de cesser son service. La duchesse mande à sa place mademoiselle de Launay, qui lui fait la lecture. Mademoiselle de Launay lisait bien; elle parle encore mieux. Nous le savions déjà par la duchesse de la Ferté. Elle n'a même pas besoin qu'on lui donne un thème, tel, par exemple, que la religion, pour discourir; les circonstances lui en fournissent assez d'autres. Madame du Maine, qui trouve en elle sympathie et bon jugement, épanche sans contrainte, dans le tête-à-tête, les préoccupations dont son esprit est plein. Toutes les heures nocturnes s'écoulent dans ces entretiens secrets; ce n'est qu'au matin que la princesse s'assoupit, et que la femme de chambre, — car elle continue à n'avoir pas d'autre titre, — peut se retirer. La fatigue est grande; madame du Maine ne songe pas à s'en inquiéter; — est-ce que les princes s'inquiètent de pareilles choses? — Ni mademoiselle de Launay à s'en plaindre : la fonction lui plaît.

« Les simples apparences de l'estime et de l'amitié, surtout de la part des grands, ne manquent guère de nous séduire, » — dit-elle. —



» Je pris un véritable attachement pour ma prin-  
» cesse. »

Louis XIV meurt. Dès le lendemain, le Parlement annule tous les articles du testament qui donnaient des limites à l'exercice du pouvoir royal entre les mains du Régent, et en remet la plénitude au duc d'Orléans.

Le duc du Maine sent l'orage approcher de sa tête. Bientôt, en effet, sa position est entamée.

Une requête est présentée au roi par M. le Duc et les autres princes du sang, contre les droits monstrueux, pour employer le style indigné de Saint-Simon, — accordés sous le règne précédent aux princes légitimés. Des deux parts on s'agite, on écrit.

« La matière... fut traitée à fond dans le grand  
» Mémoire des princes légitimés... Madame la  
» duchesse du Maine contribua beaucoup elle-  
» même à cet ouvrage par de laborieuses recher-  
» ches. [La plus grande partie des nuits y étoit  
» employée... J'assistais à ce travail, et je feuille-  
» tois aussi les vieilles chroniques et les juris-  
» consultes anciens et modernes... »

Tant de soins sont perdus. Le procès se juge : un arrêt rendu en Conseil de Régence enlève au duc du Maine et à son frère, le comte de Toulouse, le rang de princes du sang, que leur avait donné le feu roi. Ils devaient seulement en conserver les honneurs leur vie durant.

Le comte de Toulouse ne s'en émeut guère. Le duc du Maine, homme timide et modéré, en eût pris son parti ; il n'en est pas de même de la duchesse. Elle voyait crouler sous ses yeux l'édifice si hardiment construit par ses efforts persévérants depuis plusieurs années ; elle ne pouvait accepter cette ruine. Petite-fille du grand Condé, elle n'était pas d'ailleurs disposée à lâcher pied devant l'ennemi, et ne répugnait pas plus que lui, pour défendre ses intérêts, à traiter au besoin avec l'étranger.

« Madame la duchesse du Maine, maltraitée en  
» France, songea à se procurer de l'appui auprès  
» du roi d'Espagne. »

Mademoiselle de Launay a connu jadis le Père Tournemine ; lui-même connaît le confesseur de Philippe V. C'est par là qu'à la sollicitation de la duchesse, se tentent les premières démarches.

« L'aveugle obéissance étoit mon seul par-  
» tage » nous dit la camériste, montée au grade d'agent politique.

Excuse de valeur contestable ; mais passons. Le baron de Walef, gentilhomme étranger que le savant jésuite recommande à mademoiselle de Launay, se trouve justement appelé en Espagne, dit-on, par ses propres affaires. Il s'y rend, avec les instructions secrètes de la duchesse du Maine, pour aller sonder sur les choses du moment les dispositions du ministre Albéroni. On convient que les lettres du baron seront adressées à mademoiselle de Launay, chargée de son côté d'y répondre. Le commerce épistolaire devait, de

part et d'autre, rouler seulement sur des nouvelles banales ; mais à l'aide d'une encre blanche, contenir entre les lignes ce qu'il fallait dérober aux regards trop curieux.

Cette intrigue n'avait aucun fond solide, et ne produisit rien. — Cependant la duchesse du Maine s'agitait comme un malade dans son lit. Le complot prend enfin, sous une autre face, une consistance plus sérieuse. Quelques membres de la noblesse, la plupart bretons, s'étaient mis en état d'hostilité à l'égard du Régent. La duchesse entre en relation cachée avec eux, et par eux, avec le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, leur secret associé.

« Je me dispense d'expliquer leur plan : » —  
» dit mademoiselle de Launay, — « parce que je  
» n'y ai jamais rien compris, et peut-être n'en  
» avaient-ils point.

Mademoiselle de Launay continuait son rôle de confidente. On ne lui disait pas tout ; mais elle en savait largement assez pour qu'on eût grand besoin de sa discrétion et de sa fidélité.

« Je n'allois pas au devant de ces onéreuses  
» confidences, dont je prévoyais bien les suites  
» que je tachais quelquefois de les lui faire envi-  
» sager. Mais quand je lui disois qu'elle se feroit  
» mettre en prison, elle n'en faisoit que rire, sui-  
» vait ses idées, et ne craignoit que la résistance  
» du duc du Maine à s'y prêter. »

Il n'était plus question de son service de femme de chambre. Elle pouvait s'en croire affranchie, quand un soir, par un caprice soudain, il plait à la dame du logis de s'en souvenir. Souffrante et harassée, mademoiselle de Launay s'était jetée sur son lit ; la duchesse la fait appeler. De quoi s'agit-il ? De quelque chose à écrire ? de quelque livre à compiler ? Non.

« On me dit que c'étoit pour sa toilette. Le  
» peu de fonction que j'y avais me persuada que  
» je pouvais continuer de prendre un peu de  
» repos. Son Altesse sérénissime me renvoya  
» chercher, et me fit une réprimande très sèche  
» sur la dispense que je m'étois donnée. Elle me  
» dit qu'elle vouloit des femmes pour la servir,  
» et non pour faire une académie. Ce ton, qu'elle  
» n'avoit pas encore pris avec moi, me piqua : je  
» lui dis que j'avois si peu de talent pour le ser-  
» vice qu'elle ne pouvoit jamais plus mal rencon-  
» trer en ce genre. Ma réponse l'irrita ; et ce  
» qu'elle me dit, dont je ne me souviens plus,  
» me donna lieu de disparaître. Elle ne m'envoya  
» pas chercher la nuit à l'heure accoutumée ; et  
» je l'employai aux préparatifs de mon départ  
» bien résolue à quitter. »

Quitter, c'était sortir d'esclavage ; mais où aller ?... Rien de plus simple : un couvent sera son asile provisoire, en attendant que les amis sur qui elle croit pouvoir compter lui trouvent une position moins remplie de peines et d'en-  
nuis.

Cependant, pour mille raisons, madame la



duchesse du Maine ne peut ni ne veut laisser partir mademoiselle de Launay ; il faut qu'elle reste. Le cardinal de Polignac en personne négocie la paix entre son Altesse et sa femme de chambre, à qui l'on fait entendre qu'elle ne le sera plus longtemps.

« Je suivis le Cardinal, qui me prit par la main et me conduisit chez la princesse. Je me jetai à ses pieds : elle me releva aussitôt, et m'embrassa, faveur qu'elle ne m'avait jamais faite, que je compris être une des conditions stipulées par l'habile négociateur. Il y eut peu de discours de part et d'autre, mais assez affectueux, et je rentrai dans ma forme ordinaire. »

Mademoiselle de Launay a donc repris le collier de misère, mais il la blesse toujours. Pour s'en délivrer, elle ne voit d'autre moyen que le mariage, et prête l'oreille aux propositions d'établissement qui lui sont faites. Il en est une qui mérite d'être citée comme trait de mœurs de l'époque.

« Une femme qui s'intéressait à moi me dit qu'elle connaissait particulièrement un homme dans les affaires, lequel, aidé de protections, pourrait faire un marché avantageux, dont je déterminerais la reconnaissance. J'en parlai à M. de Valincourt. Il vit cet homme qui vouloit avec des papiers dont il ne tiroit rien, acheter une charge de receveur général des finances, qui lui vaudroit vingt mille livres de rente. Il

» offroit de m'épouser, ou de me donner quarante mille francs si son affaire réussissait. Quoiqu'elle fût difficile, M. de Valincourt l'entreprit pour assurer ma fortune qu'il avoit fort à cœur.... Je vis l'homme dont il étoit question, afin de résoudre le meilleur usage que je pourrais faire de sa proposition. Il me parut de tout point au-dessous du médiocre... La disconvenance que je trouvai entre lui et moi, me décida à préférer son argent à sa personne, après avoir examiné avec M. de Valincourt toutes les délicatesses de la conscience et de l'honneur à cet égard. »

En fait d'honneur, ce même Valincourt, à qui Boileau adressait jadis sa XI<sup>e</sup> satire, devait être bon juge ; mais, sous certaines influences du moment, la conscience ne voit-elle pas quelquefois un peu trouble ? — C'étoit ici le temps où la foule se ruait dans la rue Quincampoix. Peu d'années auparavant, Lesage écrivait *Turcaret*.

Quoi qu'il en soit, grâce aux actives démarches de cet ami zélé, et à la bonne volonté de deux ministres dont il s'est assuré, le marché se conclut. Il n'y manque plus que quelques formalités, quand tout-à-coup, du jour au lendemain, les deux ministres sont remplacés l'un et l'autre par M. d'Argenson. — L'affaire est irrémédiablement perdue, et se noie dans les événements qui vont suivre.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro).

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

### LES MÈRES ILLUSTRES

PAR M. DE LESCURE (1)

Ce beau volume aurait trois ou quatre frères, si, au lieu des mères illustres, l'auteur avait voulu célébrer les mères héroïques, dévouées, les bonnes mères. Il s'est borné à choisir les mères des fils illustres, celles qui ont contribué par leur propre génie et leurs vertus à l'élévation morale de leur enfant. Cornélie, qui a inspiré ses fils ; Monique et la reine Blanche, qui ont sanctifié les leurs ; madame de Sévigné, dont

la plume a immortalisé les affections ; Marie-Antoinette, qui a tant aimé et tant pleuré ses enfants ; madame Necker qui fut une mère excellente, quoique le talent supérieur de sa fille ne dérive pas du sien propre ; Mary Ball, la mère de Washington, la mère du ministre Guizot ; madame Goethe, qui a donné une part de son vif esprit à l'auteur de *Faust* ; madame de Gérando, si brillante et si modeste à la fois, figurent tour à tour dans ces pages intéressantes, et, pour chacune de ses héroïnes, l'auteur a pris dans leurs œuvres, dans leurs lettres ou Mémoires, de quoi les faire vivre d'après nature : il a puisé dans leur encrier, il a peint avec leur propre palette. Je citerai, parmi les notices les plus originales et les

(1) Librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob. — Prix, 10 francs.



plus complètes, madame Necker et madame de Gérando; sainte Monique est étudiée d'après son plus récent historien; madame de Sévigné semble jugée avec une certaine sévérité, mais quand on a lu jusqu'au bout M. de Lescure, on ratifie amplement ce jugement; on pleurera avec lui sur Marie-Antoinette, il est permis de ne pas partager tout à fait sa sympathie pour la mère de Washington; cette raideur puritaine n'est pas goûtée par les âmes françaises, et puisque l'auteur s'excuse de n'avoir pas voulu prendre de types étrangers, on peut s'étonner qu'il ait fait deux exceptions: madame Goëthe, si anti-française, et Mary Ball. C'est un léger reproche à propos d'une œuvre charmante, dont la lecture captive, et qui ne peut laisser que de très heureuses impressions. C'est dire assez que nous recommandons fort ce beau volume, dont les portraits, gravés d'après des œuvres d'art, augmentent encore la valeur.

M. B.

## DEUX ANS AU SE-TCHOUAN

(Chine Centrale)

PAR L'ABBÉ LUCIEN VIGNERON

Le jeune missionnaire auteur de ce joli volume est parti du Séminaire de Saint-Sulpice avec l'ardeur et le zèle de son âge, et joignant à une âme apostolique un esprit très-observateur; il raconte ce qu'il a vu dans sa mission de la Chine centrale, et les impressions que lui a fait ressentir une civilisation très réelle, quoique si peu semblable à la nôtre. Il raconte vivement des choses qu'on n'a guère décrites avant lui: voyez cette description de la campagne et des laboureurs chinois:

« Des laboureurs en robe bleue retroussée, la queue roulée autour de la tête pour la commodité du travail, les pieds dans l'eau de la rizière, nous regardaient, ébahis, et certes, la longue, l'immense barbe de Monseigneur R..., sa croix d'or et les boutons rouges de sa soutane étaient bien faits pour les étonner; malgré le voisinage de l'Européen et de sa civilisation, l'Européen demeure toujours un objet de curiosité pour l'indigène: ce peuple chinois des campagnes a bonne figure, bonnes intentions; il est *bon-enfant*, c'est le mot. Ne vous moquez pas de lui, ne le froissez pas, ne le brutalisez pas surtout, vous ferez de lui tout ce que vous voudrez, et pour peu que vous puissiez balbutier quelques mots de sa langue et que vous respectiez ses usages, il n'éprouvera pour vous aucune antipathie: il vous accueillera comme un des siens, vous ne serez plus pour lui le *barbare des mers occidentales*, l'homme malfaisant: au contraire, vous apparaîtrez à ses yeux avec tout le prestige que donnent la science, l'autorité, la fortune; il vous

respectera, il vous offrira l'antique hospitalité, il vous rendra service, et vous trouverez, ici comme ailleurs, des amis sûrs et dévoués... »

Voici comment il raconte le premier acte de son ministère; ce tableau, esquissé d'une manière légère, est bien touchant, quand on songe aux périls que court le prêtre et aux joies qui attendent la mourante, élue heureuse parmi ce monde païen:

« ... On vient me dire qu'à une ferme, située à une demi-lieue d'ici, une vieille chrétienne allait mourir et demandait le Père. Je prends immédiatement les saintes huiles; je donne à mon théologien mon surplis, mon étole et mon rituel, et me voilà en route. La pauvre vieille avait le *han-pin*, une maladie qui ne pardonne pas; c'est à peu près le typhus de nos pays; on est saisi, on meurt en un rien de temps, et à cette époque de l'année (avril-mai) les Chinois y passent par centaines... J'arrive. On me reçoit dans le vestibule de la maison et on m'apporte une jupe dont je tire quelques bouffées, précaution utile, pour ne pas dire nécessaire, avec les affections contagieuses. Puis, je vais confesser la bonne femme; la confesser *en chinois*, oui, vraiment! Pour être prêt à tout événement, j'avais depuis quelque temps bien étudié une série de questions, composées en forme d'examen de conscience, et finalement nous nous sommes entendus, la femme et moi. Il fallait voir comme elle s'efforçait de me faire des *ko-teou* ou genuflexions, malgré ses souffrances et son abattement!

« Je lui donne l'Extrême-Onction (c'était la première fois que je le faisais); je lui applique l'indulgence et je promets de revenir le lendemain apporter le Saint-Viatique. Le lendemain, après ma messe, on vint me chercher en palanquin et je la communiai. Le jour après, elle s'en-volait au ciel... Ce premier acte du ministère m'a fait du bien: j'ai senti que j'étais missionnaire... »

Le livre abonde en scènes intéressantes et en descriptions pittoresques: la jonque chinoise, le palanquin, les visites et leurs rites, les repas et leur menu, les formes du style et du langage, les grandes fêtes, les cérémonies qui accompagnent le mariage, l'appareil de la justice et la forme des arrêts; le jeune missionnaire raconte tout ce qu'il a vu, et met dans ses récits une vivacité qui les rend très-attachants. Il n'oublie pas les martyrs, leurs souffrances et leurs œuvres! De curieuses gravures embellissent encore ce livre, tout à fait amusant et recommandable (1).

M. B.

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Prix 3 fr. 50 c.



## LE MANOIR DE MEYRIAL

PAR AIMÉ GIRON

Jean et Julienne sont cousins, de plus ils sont fiancés, ils s'aiment, ils ne voient devant eux qu'un horizon radieux et calme : ils n'ont pas compté sur la guerre—la terrible guerre de 1870 : Jean part ; sa mère est désolée, il ne peut plus donner de ses nouvelles, sa mère tombe dans de mortelles angoisses... alors, Julienne fait un vœu : elle promet de renoncer à tout, de se

consacrer à Dieu, si son cousin revient. Dieu l'exauce, et quand le fils est rendu à sa mère, quand ils sont heureux, elle les quitte et elle acquitte sa promesse. Rien de plus doux, de plus suave que le caractère de Julienne, rien de plus intéressant que les événements de ce chaste roman. Il peut être lu par les jeunes filles à qui on permet les lectures d'imagination.

M. B.

(1) Librairie Blériot. 55, quai des Grands-Augustins. Paris. — Prix, 3 francs.

## LE LAIT DE CHÈVRE

(SUITE)

## IV

## LE RÈGNE DE RÉGINE

La ville de B. n'occupe pas un large espace sur la carte de France, et les moindres bruits y retentissent vite et fort. La nouvelle du départ, tranchons le mot, du renvoi de mademoiselle de Florennes, chassée par sa petite cousine, et obligée de se retirer dans un pauvre couvent de village, fut colportée de bouche en bouche, de maison en maison, et excita des commentaires peu obligeants pour Régine et même pour son aïeul dont on déplorait la faiblesse sénile ; les autres parents de Régine, qui étaient aussi les proches de Louise et qui formaient une imposante tribu, se montraient particulièrement choqués, et ils raisonnaient sur l'avenir de cette petite fille, qui, à l'âge de dix-huit ans, ne pouvait supporter le plus débonnaire des jougs.

« Elle promet ! disaient en secouant la tête les vieux cousins. »

— Je ne conçois pas monsieur de Florennes ! ajoutaient les majestueuses douairières. »

Parmi ces douairières, il en était une que Régine, qui n'avait pas la bosse du respect, craignait cependant et vénérât un peu : Madame de Vielfort n'était pas âgée ; sa taille était encore élégante sous ses vêtements toujours sombres ; elle avait plus de cheveux bruns que de cheveux gris, mais elle possédait tout le calme de la maturité, et la dignité que peut donner la vie la plus pure et la plus exemplaire. Sa douleur de veuve noblement portée, sa ten-

dresse pour un fils unique, sa grande situation de fortune, son nom, ses bonnes œuvres, lui avaient créé dans la petite ville une situation particulière dont Régine ressentait l'influence. Cependant, madame de Vielfort lui avait témoigné toujours une grande bienveillance ; elle avait aimé sa mère, elle reportait sur l'enfant une part de tendresse, et peut-être dans l'avenir entrevoyait-elle des liens plus intimes, et chérissait-elle dans la jeune fille la femme future de son fils... Cette idée, ce projet n'étaient pas avoués, elle les gardait dans le secret de sa pensée, Régine s'en doutait un peu ; elle trouvait sa cousine aimable et bonne et elle se sentait flattée de ses marques d'amitié.

Le lendemain du départ de Louise, madame de Vielfort vint faire une visite à l'hôtel de Florennes. Le vieillard reposait, et Régine reçut seule sa parente. Après les premiers compliments, madame de Vielfort dit :

« Et vous avez donc laissé partir mademoiselle Louise ? »

— Oui, elle nous a quittés, ma cousine, et quoiqu'elle fût certainement utile dans la maison, nous ne la regrettons pas, je ne pouvais pas m'entendre avec elle.

— Vous m'étonnez, ma chère Régine ; il me semblait que Louise avait le caractère le plus facile et le plus doux.

— Oui, ma cousine, on la juge ainsi, mais... mais si vous la connaissiez, si vous saviez !...

— Mon enfant, je préfère ne pas savoir. Monsieur de Florennes a certainement agi pour le mieux, je ne me permettrai pas de le juger.



Mais vous, mon cher cœur, vous voilà dans une position difficile.

— Vous trouvez, ma cousine ?

— Oui, gouverner une grande maison, vous gouverner vous-même, c'est une tâche sérieuse, mais votre courage sera grand aussi. Vous penserez à votre mère, à ce qu'elle aurait fait à votre place. C'était une personne extrêmement prudente et douce... elle n'avait pas un ennemi et elle n'avait pas à se reprocher une démarche hasardée...

— Je comprends, ma cousine, répondit Régine d'un ton sec.

— Tant mieux, chère amie. Et si vous me comprenez, vous savez que je ne désire que votre bonheur et votre bonne réputation : il ne faut pas hasarder de tels trésors ! adieu, ma chère petite ; tous mes souvenirs à mon cousin. Au revoir. »

Elle l'embrassa, Régine la reconduisit, et en remontant l'escalier, elle se dit :

« Encore un sermon ! je crois que si je vivais avec madame de Vielfort, elle se rendrait aussi désagréable que Louise... Elle m'ennuie avec ses airs imposants. »

Régine n'eut pas le temps d'analyser en détail le caractère et les manières de madame de Vielfort : la cuisinière l'attendait pour régler le menu de la journée ; la science de la nouvelle maîtresse de maison était des plus courtes, et jusqu'alors elle s'était bornée à faire

En bien mangeant, l'éloge des morceaux,

ou à censurer les repas ordonnés par Louise.

« Eh ben ! mademoiselle, qu'allons-nous faire aujourd'hui ? j'ai du poisson et un beau gigot et... »

— Braisez le gigot, Augustine.

— Seigneur ! mademoiselle, il est deux heures, et vous me dites : braisez le gigot ! mais il faut des heures pour cela, à preuve qu'on l'appelle le gigot de Sept heures.

— Rôtissez-le alors.

— Oui, monsieur aura du jus bien rouge, c'est bon pour un homme d'âge.

— Faites des soles à la normande.

— Mademoiselle, il n'y a plus ni huîtres, ni moules, c'est pas la saison.

— Faites-les au fromage.

— Monsieur digérera-t-il cela ? c'est lourd pour un homme d'âge.

— Faites-les comme vous voudrez, Augustine.

— Je les ferai au vin blanc, il aimera ça. Et j'ai des artichauts et du riz à l'impératrice. Et le déjeuner de demain ? Mam'zelle Louise arrangeait toujours le menu la veille.

— Vous aurez des côtelettes, des pigeons...

— Mais c'est vendredi.

— Des œufs alors, arrangez-les comme vous voudrez.

— Et les repas de l'office ?

— Des œufs.

— C'est un peu court ! dit Augustine entre ses dents ; et voilà mon livre de compte de la semaine ; mam'zelle Louise le réglait tous les jeudis.

— Vous ne pouvez donc pas dire un mot sans y mêler ma cousine !

— C'est bon, mademoiselle, on n'en parlera plus. »

Régine resta en tête-à-tête avec le livre de ménage, qu'Augustine avait enrichi de ses hiéroglyphes ; elle ne pouvait se reconnaître dans les pois, les carottes, le pain, les épices et le poisson ; ses additions ne venaient pas à bien, elle s'impatientait, lorsque la sonnette de monsieur de Florennes résonna et cinq minutes après, Pierre, le valet de chambre, ouvrit la porte et dit :

« Monsieur demande mademoiselle. »

— Eh bien ! ma petite-fille, et tes promesses ? tu devais ne pas me quitter et je ne te vois pas.

— Pardon, mon père ; j'ai eu la visite de madame de Vielfort et puis, des soins de ménage.

— Bien, et madame de Vielfort que t'a-t-elle dit ?

— Elle a parlé du départ de Louise, elle a eu l'air de nous plaindre : nous ne sommes pas si malheureux, n'est-ce pas, grand-père ?

— Sans doute, mais madame de Vielfort est l'écho du monde...

— Le monde de B...

— Eh oui ! il n'y a de monde que celui qui nous connaît : que nous importe ce qu'on pense de nous au Congo ? Tu n'as donc pas été charmée de madame de Vielfort ?

— J'en conviens, je l'aimais tant autrefois, aujourd'hui, je l'ai trouvée parfaitement ennuyeuse.

— C'est toujours la même femme, seulement, elle ne voguait pas dans tes eaux. Ne change pas pour elle, crois-moi, on ne gagne pas à changer. »

Régine ne répondit pas :

« Veux-tu lire ? tiens, prends la *Revue archéologique*... un peu haut, si tu veux bien... tourne-toi du côté de ma bonne oreille. »

Régine ouvrit courageusement la brochure, mais elle trouva la séance longue et la savante lecture ennuyeuse ; elle dormait à moitié en énumérant les armes, vases, anneaux, colliers trouvés dans des sépultures gallo-romaines, et la description de la belle église Saint-Maclou de Rouen ne l'éveilla point. Tout finit, et la lecture finit aussi ; elle tourna un peu dans le cabinet, rangea les livres, les papiers, les terres cuites qui se trouvaient sur toutes les tables ; elle cherchait un moyen honnête de s'esquiver, lorsque le valet de chambre ouvrit la porte et dit discrètement :

— Mademoiselle Ducrest demande mademoiselle.

— Puis-je y aller, grand-père ?



— Oui, ma petite, mais ne reste pas longtemps.

— Je viens te féliciter, dit Gabrielle en embrassant son amie, te voilà donc délivrée! Enfin! et on ne parle que de cela dans notre grand village.

— Vrai?

— Tu dois les connaître, ces bonnes gens? Hier ma mère recevait comme elle le fait tous les mercredis; les Vielfort sont venus, ta belle tante à la mode de Bretagne, précieuse comme toujours, son bonhomme de frère qu'elle traîne partout, absorbé dans la *Vie des Navigateurs normands et leurs découvertes*. Quand cela paraîtra-t-il? j'en ai soif!

— Je n'en sais rien. Mais on a donc parlé de nous?

— De nous? tu es trop modeste! de toi, et les bonnes langues se sont exercées à plaisir. Tu les entends d'ici! *Cela ne se conçoit pas! Il faut que son grand-père soit tombé en enfance!... chasser une parente dévouée, une personne si digne et si pauvre! Je n'aurais jamais cru cela de la part de Régine! Vous ne la connaissiez pas!*

Régine écoutait d'un air impatient et la rougeur au front:

« Et tu n'as rien dit pour me défendre? »

— Que si! je ne lâche pas mes amies, tu sais? j'ai dit: « Vous ne savez pas combien Régine a eu besoin de patience, et n'est-elle pas naturelle... » j'allais continuer: « qu'elle veuille gouverner la maison de son grand-père, » lorsque maman m'a interrompue par un foudroyant coup d'œil, et madame de Vielfort a pris la parole: (silence! attention!) comme on dit à la Chambre, et avec sa voix suave et son air imposant, elle a expliqué le renvoi de Louise, elle vous a tous blanchis, innocentés... Louise est un ange, toi, une colombe, et M. de Florennes, un patriarche des anciens jours!

— Comment, elle m'a défendue?

— Cela te surprend? est-ce qu'elle ne te destine pas à son fils, son Hugues bien-aimé!

— Je ne me laisse pas destiner comme cela, dit Régine d'un ton fâché. Nous ne sommes plus au temps où l'on fiançait les filles au berceau.

— Tu as raison, à bas la tyrannie! il est bien pourtant, M. Hugues.

— Prends-le, je ne t'en empêche pas. »

Gabrielle rougit, et, contre son ordinaire, sa langue alerte resta en repos. Régine reprit:

« J'en voulais à ma tante de Vielfort, elle avait eu l'air de me blâmer tout-à-l'heure, et elle m'avait défendue la veille!

— Oui, c'est très gentil. Tu devrais venir à notre prochain mercredi, tu l'y trouveras.

— Ah! je viendrais bien volontiers, mais grand-père?

— Eh bien! tu le mettras coucher, tu chanteras: *Berce, gentille Odette*, tu feras atteler, et tu nous arriveras...

— Et madame Ducrest, que dira-t-elle?

— Elle sera enchantée de te servir de chapeiron.

— Et madame de Vielfort?

— Qu'est-ce que peut te faire l'opinion de madame de Vielfort, puisque tu ne veux pas devenir sa belle-fille?

— Je n'ai pas dit cela.

— Très bien: madame de Vielfort te blâmera en secret, et ne te dira rien: elle te ménagera jusqu'à ce que...

— Tu m'ennuies, Gabrielle, avec ta madame de Vielfort et son fils. Je t'aime bien, tu le sais, mais je n'aime pas qu'on s'ingère trop dans mes affaires.

— Ne fais donc pas ta tête, ne t'emballe pas! dit Gabrielle en la câlinant; tu es si aimable quand tu veux, et voilà que tu te fâches pour une mauvaise plaisanterie!

— Pourquoi mêles-tu toujours le nom de M. de Vielfort au mien? je l'épouserai si j'en ai envie, je n'épouserai ni lui ni un autre, si le mariage me déplaît.

— C'est convenu, dit Gabrielle; allons: embrasse-moi, et mercredi, mets une jolie robe claire, car on sautera sur l'herbette et sous la coudrette. Ma mère se met au piano et tout le monde est en branle. Au revoir!

Elle partit et Régine demeura seule et de fort mauvaise humeur. Madame de Vielfort et son fils l'occupaient plus qu'elle ne voulait l'avouer: elle n'ignorait pas que son mariage avec Hugues était l'ardent désir de son aïeul, l'affection que lui témoignait madame de Vielfort disait assez qu'elle donnait les mains à cette union: elle connaissait très bien la situation que lui assurerait ce mariage: fortune, naissance, alliances, haute position dans un monde distingué, elle connaissait moins le futur, qui faisait ses premières armes comme substitut dans un parquet des Charentes; elle savait seulement qu'il avait bon air et bonne réputation: on ne pouvait élever de sérieuses objections contre ces projets d'avenir, mais il suffisait qu'ils fussent proposés à Régine par la douce autorité de son aïeul, approuvés par toute sa famille, pour qu'elle les discutât et qu'elle eût de sourdes rébellions contre ces arrangements trop beaux et trop sages. Toute cette petite guerre d'indépendance se passait dans son for intérieur, et lorsqu'une étrangère telle que Gabrielle voulait y pénétrer, elle se révoltait: elle voulait être seule à discuter, à peser, à repousser, et l'esprit de contradiction aidant, lorsqu'une autre voix que la sienne critiquait ou les Vielfort ou leurs visées, elle les défendait à outrance.

Le mercredi, elle dit tendrement bonsoir à son grand-père, puis elle fit sa toilette, très belle et très parée, elle se fit conduire à la soirée de madame Ducrest; elle partit gaie et résolue, mais à mesure qu'elle approchait du but, sa hardiesse s'alanguissait, une voix secrète qu'elle n'écouait guère lui disait qu'elle faisait une démarche imprudente et digne de blâme, elle hésitait, elle



éprouvait quelque envie de retourner chez elle, loin des regards curieux et des paroles sérieuses qui l'attendaient là-bas, à l'abri des observations graves et douces de madame de Vielfort; elle allait donner un ordre à Auguste, mais les chevaux avaient marché grand train, et, en chevaux bien élevés, ils s'arrêtèrent soudain... Régine vit les fenêtres éclairées; la porte de la maison ouverte, un domestique qui attendait les visiteurs : il était trop tard, elle était arrivée...

Elle descendit de voiture, elle donna sa mante à la femme de chambre, et elle entra, troublée et le cœur battant, dans le salon, rempli de monde. Gabrielle quitta le piano et lui sauta au cou; madame Ducrest lui fit accueil, et Régine se sentit tout-à-coup soulagée, car d'un coup d'œil, elle avait vu que madame de Vielfort n'y était pas, et Gabrielle lui souffla à l'oreille :

« Ta tante ne vient pas : elle a une réunion de charité chez elle : tu sais, c'est une Mère de l'église : elle a écrit à maman : « Je suis privée. »

Régine se sentit mieux à l'aise et la soirée passa, comme passent toutes les soirées; on causa et l'on joua, on fit de la musique et l'on dansa une ou deux contredanses dans le jardin, éclairé par des lanternes vénitienes. Régine ne dansa qu'une fois, avec un de ses arrière-cousins, et lorsque le domestique vint lui dire :

« Votre voiture est arrivée. »

Elle se sentit fort satisfaite, car l'inquiétude, compagne des actions non-réfléchies, lui avait enlevé le mince plaisir qu'elle aurait pu goûter dans cette réunion.

Le lendemain, M. de Florennes lui dit :

« Que s'est-il donc passé cette nuit? je ne dormais pas, je suis coutumier du fait, et il m'a semblé que le coupé roulait dans la cour.

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix faible; je demanderai à Auguste.

— Oui, mon enfant, ne néglige pas cela. Mais qu'as-tu donc, ma petite chérie? Tu as une physionomie tout abattue?

— Oh! ce n'est rien, mon père... une pointe de migraine... Mais parlons de vous, comment êtes-vous?

— Pas trop bien, mais il ne faut pas se plaindre : c'est quelque chose que d'être...

Cette parole retentit dans le cœur de Régine (elle en avait un), et elle se promit de ne plus tromper ce vieillard qui la chérissait et qui avait foi en elle : d'ailleurs, les grands inconvénients de sa sortie se présentaient à ses yeux : il fallait qu'elle vît ce cocher, qu'elle lui recommandât le silence, qu'elle l'achetât peut-être, et le plaisir pour lequel il fallait s'abaisser, perdait de ses charmes. Elle demeura donc au logis, elle résista aux instances de Gabrielle, à ses moqueries, elle lui répondait avec impatience :

« Pour l'amour du ciel, ne me tourmente pas ! Si tu savais combien j'ai de besoin, et combien ce mercredi m'a donné d'ennui ! Grand-père

s'est douté de quelque chose, j'ai dû prier Auguste de ne rien dire... comprends-tu? moi, m'humilier devant cet homme !

— Renvoie-le.

— Très facile à dire ! C'est du coup que l'on me jetterait Louise à la tête, si je renvoyais sans motif un forhonnête garçon.

— Tu as raison : mais qu'est-ce que cette besogne dont tu te plains?

— Eh! le ménage, les comptes, les lettres à écrire aux gens d'affaires, aux fermiers... puis, les soins que réclame grand-père...

— Bref, tout ce que faisait Louise.

— Oui, je t'assure qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne puis plus sortir, ni faire des visites, ni passer la soirée avec toi.

— Je prierai papa de demander pour toi un prix Montyon.

— Tu ris de tout.

— Peut-être, et toi, tu as envie de pleurer. Console-toi, ma petite Reine, tout ceci ne durera pas; M. de Florennes en est à ses derniers jours, et bientôt, tu seras libre comme l'air, et riche!... tu pourras faire tout ce qu'il te plaira : des folies et des bonnes œuvres, le luxe ou les aumônes...

— Oui, mais la mort de mon grand-père me fera de la peine.

— On ne pourra pas dire cependant :

Rose, il a vécu ce que vivent les roses.

— Tu n'es pas tendre, Gabrielle.

— Non, à quoi bon? A quoi ça sert-il? Tu es tendre, toi? pour Louise?

— Tu sais bien me tourmenter, et pourtant, je ne t'en veux pas.

— Tu as raison; je m'amuse à jeter des pierres dans ton jardin, et pourtant tu sais que je t'aime. Adieu, maintenant, et pas à mercredi?

— Non, chère, c'est impossible. Adieu.

Elles se quittèrent, et Régine tint la parole qu'elle s'était donnée à elle-même; elle resta chez elle, où venaient la chercher les visites de ses parentes, des amies de sa famille, et la sagesse extérieure de sa conduite fit bientôt oublier aux bonnes dames de la petite ville le renvoi de Louise et les réflexions qu'il avait suggérées. Les jours coulaient lentement dans cette retraite volontaire : Régine passait d'une occupation à une autre, sans rien achever, sans rien perfectionner : musique, ménage, dessin, lecture, comptes et correspondance, elle allait, elle voltigeait, se dégoûtant, s'ennuyant de tout, laissant incomplète chacune de ses œuvres, et rêvant, malgré elle, à cet avenir de liberté, cet avenir prochain pour elle. Elle repoussait ces idées, mais elles revenaient sans cesse; la situation de monsieur de Florennes ne pouvait pas permettre d'illusions : Régine voyait que cette existence était sur la limite extrême qui nous sépare de l'Éternité, et saisie par cette redoutable pensée, parfois, elle soignait son aieul



avec un admirable zèle, elle ne le quittait pas, elle épiait ses désirs; puis, cédant aux capricieux entraînements de son humeur, elle délaissait la chambre que le malade ne quittait plus, elle errait dans le jardin, elle faisait de la musique, commençait avec furie une aquarelle qui ne serait jamais terminée, allait surveiller les domestiques et leur donner des ordres contradictoires, sans penser à son grand-père, dont l'image et les souffrances l'attendrissaient la veille. Il ne se plaignait pas, il endurait sa solitude, il supportait cette absence de soins réguliers, quoique la régularité soit aussi nécessaire aux vieillards qu'aux enfants, et, pour tout reproche il secouait la tête, en se disant :

« Elle a bu trop de lait de chèvre ! »

Le moment arriva où cette âme indulgente et tendre allait être ravie à l'enfant qui l'avait si peu comprise. Ce fut au lendemain d'une de ces journées de négligence et de délaissement : Régine avait fait déjeuner Gabrielle avec elle, elles avaient feuilleté des journaux de modes, elles avaient lu un roman, elles avaient beaucoup causé, et lorsque le soir vint rappeler à Régine son devoir, lorsqu'elle entra chez son aïeul, il dormait d'un sommeil fiévreux.

— Monsieur n'a pas voulu souper, lui dit la lingère qui la remplaçait à ce chevet ; monsieur le curé est venu, il est resté une heure avec monsieur ; il paraissait triste, monsieur le curé, en s'en allant... Monsieur a bu du tilleul, puis, il m'a fait lire tout haut la prière du soir... et il s'est endormi...

Il dormait : Régine s'en alla tranquille et rassurée. On la réveilla brusquement le lendemain, à cinq heures du matin : Monsieur de Florennes n'était pas bien et la demandait. Elle y courut, on ne pouvait pas s'y tromper : la mort était toute prochaine. Le vieillard ne la voyait plus, mais il l'entendait, il tendit la main vers elle : Régine saisit cette main qui l'avait tant protégée et caressée et elle la baisa en pleurant :

« Je te bénis, ma chère enfant, lui dit monsieur de Florennes, sois fidèle au bon Dieu... prie pour moi... je t'ai bien aimée... »

Il mourut dans la matinée, paisible et en priant Dieu.

Régine subit toutes les tristes formalités qui accompagnent les plus cruelles douleurs : elle vit partir le cercueil de son vieux père, elle assista aux messes, elle entendit les chants suppliants et désolés, elle vit se rassembler le conseil de famille, elle entendit lire le testament de son aïeul, qui la déclarait unique héritière, à part les legs charitables, et qui délégua pour son tuteur un de ses plus proches parents, monsieur Herbelin, chez qui elle devait habiter jusqu'à sa majorité.

## V

## EN TUTELLE

Le lieu de la scène avait changé, le temps avait fait un pas, mais la vie de Régine, un instant agitée et secouée, avait repris à l'extérieur son calme et son ordre régulier ; elle n'habitait plus la maison de son aïeul, mais celle de son tuteur, et, fille riche, bientôt majeure, elle y était traitée avec de grands égards. Un joli appartement lui avait été préparé, elle était servie par une femme de chambre, et la maison de monsieur de Florennes, restée vide, gardait le vieux mobilier, la bibliothèque, les tableaux qu'elle connaissait si bien. On ne lui imposait rien, ni devoir de famille, ni obligations de société ; elle était absolument libre de son temps, presque de son argent, et elle vivait dans l'attente d'une liberté plus absolue, qui aboutirait probablement à un sérieux engagement. Les jeunes filles frivoles l'enviaient, et la délicieuse Gabrielle Ducrest, entr'autres, aurait volontiers immolé un mandarin, que dis-je ? elle eût bien sacrifié quelqu'un de ses proches, pour atteindre cet idéal d'indépendance et de fortune. Elle ne s'en cachait pas avec son amie !

« Tu n'apprécies pas ton bonheur, mon enfant : ni gêne, ni entrave ! tu n'as d'ordres à recevoir de personne.

— Je l'avoue, mais mon grand-père ne me contrariait guère.

— C'est vrai, c'était un Céladon ! mais enfin, on pouvait le regarder comme une autorité, tandis que ton cher tuteur est un mannequin qui voudra ce que tu veux. Il ressemble à ces magots qui branlent la tête et qui disent toujours *oui*.

— Je voudrais voir qu'il me gênât, monsieur Herbelin ; c'est bien assez de m'ennuyer chez lui, mais de m'ennuyer à périr ! à mourir !

— Cela ne durera pas, répondait Gabrielle avec philosophie. Ah ! à propos, dis donc à ta couturière de ne pas mettre en droit-fil le crêpe anglais qui garnit tes robes, rien de plus horrible. En biais, ma chère, en biais ! c'est la science de la vie. Adieu, ma reine. »

De moins délicats, de moins difficiles que Régine eussent peut-être partagé ses impressions sur la maison de son tuteur. Monsieur Herbelin était un homme droit, excellent, simple, mais d'un esprit borné ; il n'avait rien vu, il n'avait rien lu et sa pensée n'était pas de celles qui se forment et grandissent toutes seules, et s'élèvent de leur propre essor. Il vivait paisiblement, employant pour son bien-être et celui des siens de jolies rentes, héritage d'une longue suite d'aïeux plus économes que travailleurs ; on ne lui connaissait qu'une seule passion à laquelle il était fidèle — la pêche à la ligne. Quelque



temps qu'il fit, quand on pouvait pêcher, il pêchait; il passait des heures, immobile au bord d'un charmant cours d'eau qui va, tout en babillant et en sautant, se jeter dans la mer, et, entouré des engins de sa chasse fluviale, il attendait patiemment, il guettait attentivement et il était rare qu'il revint bredouille au logis: toujours, dans le panier que portait son garde-pêche, frétilaient des carpes, des anguilles, des goujons ou des brochets. Personne n'était plus au courant des bons endroits, ombreux et tranquilles, où le poisson vit et vaque à ses affaires; il savait le moment où l'aloise entrait dans la petite rivière; il avait même pris, un jour de printemps, deux saumoneaux égarés loin de l'océan nourricier; il ne pêchait qu'à la ligne, et méprisait du fond de l'âme le filet, l'épervier, la nasse, le verveau; en revanche, l'hameçon, les appâts, les plombs, les mouches artificielles n'avaient pas de secrets pour lui: il ne pensait qu'à ses joies aquatiques, lui si ami de la paix, intentait des procès aux braconniers d'eau douce; chasser sur ses terres, passe! mais que nul n'osât pêcher dans ses eaux; il inscrivait sur un grand livre, d'une part, ses prises, de l'autre, les meilleures recettes anciennes et modernes à l'usage des poissons d'étang et de rivière. C'était une passion dominante.

Madame Herbelin n'était pas supérieure à son mari, était-ce un bien? était-ce un mal? la question est à résoudre; mais elle l'aimait et ne le contrariait pas. Ménagère habile, attentive, ses matinées étaient consacrées à sa maison; après le diner de province, le diner d'une heure, le domestique posait sur la table d'un petit salon les cartes et les jetons du loto-dauphin; cinq ou six vieilles dames et demoiselles arrivaient à la file, échangeant des révérences et des propos courtois, et jusqu'au soir, on jouait... on entendait une voix monotone qui annonçait les numéros et parfois une voix suraiguë et triomphante proclamait le quine ou le dauphin! Pour se remettre de ces ardentes émotions, elles buvaient du thé de tilleul ou de feuilles d'oranger, servi dans de petites tasses, qui avaient dû appartenir à quelque mandarine, et deux assiettes de gâteaux faisaient périodiquement le tour de la table. A la chute du jour, on allumait une lampe d'un vieux modèle, représentant la Colonne trajane; à cette heure-là, on entendait dans le vestibule des voix confuses: la maître de la maison revenait du bord de la rivière et causait avec la cuisinière:

« Les goujons en étuvée, et soignez la mato-lote! »

Il entrait:

« Mesdames, je vous offre mes respects.

— Et la pêche, cher monsieur?

— Magnifique! Si vous vouliez nous faire l'honneur de rester à souper, vous verriez, je ne dis que cela...

— Trop bon, c'est impossible... on m'attend... nous allons prendre congé...

Les révérences se multipliaient, la femme de chambre apportait les chapeaux et les pelisses; les bonnes dames s'en allaient discrètement, et d'ordinaire, au moment de leur départ, le fils de la maison rentrait du Cercle, car cette joueuse de loto et le pêcheur, son mari, avaient un fils, M. Tiburce Herbelin, avocat, docteur en droit.

Il entrait d'un air distrait, prenait une chaise et disait à sa mère:

« N'est-il venu personne pour moi?

— Personne, Tiburce. »

Tous les soirs il faisait la même demande et recevait la même réponse: quoiqu'en pays normand, cet homme de loi n'aurait pu gagner sa vie. Timide, gauche, emprunté, l'idée ne serait venue à personne de confier une cause embrouillée à ses lumières, ni un procès scabreux à son éloquence. Et pourtant quel zèle il y eût apporté et avec quelle conscience il aurait jugé dans son cabinet avant que de plaider devant les juges! Mais personne n'était venu, personne ne venait et personne ne viendrait... Tiburce semblait prédestiné à passer sa vie dans l'amour platonique des lois, sans en venir à la pratique.

Tel était le milieu dans lequel Régine était enfermée... elle méprisait les poissons de son tuteur, elle haïssait le loto-dauphin de sa tutrice; quant à Tiburce, il ne comptait pas à ses yeux... elle ne supposait pas qu'il osât même penser à elle. Pensait-il d'ailleurs!

Les plaisanteries à son sujet étaient intarissables entre Régine et son amie; celle-ci riait de tout, et toujours, mais qui eût vu ce qui se passait dans l'arrière-fond de sa pensée eût été bien surpris peut-être. Elle riait de Tiburce, elle le singeait dans sa gravité gauche, elle demandait comme lui, tout à fait comme lui.

« N'est-il venu personne? Et tandis que Régine riait et admirait ce rare talent de mime, Gabrielle pensait:

— Il est riche cependant, cet affreux Tiburce, et s'il me demandait... qui sait! je dirais oui, sans doute... c'est si ennuyeux de rester fille et pauvre... »

Il était un autre personnage sur lequel elle épiloquait; mais elle ne s'en moquait pas, elle en parlait avec une douceur un peu triste, elle plaignait Régine qui, semblable à tous les esprits vaniteux, ne pouvait souffrir qu'on la plaignît.

« Hier, chez ma mère, nous avions chambrée complète... tu me manquais bien, ma petite reine... vrai, on devrait admettre que les soirées sont deuil, c'est si ennuyeux.

— Tu t'ennuies de tout, Gabrielle; je t'assure que je serai bien contente quand je pourrai sortir un peu et me voir délivrée de l'éternel loto, des éternelles tasses de thé et de ces caricatures que je contemple du matin jusqu'au soir. J'en-



tendrai parler d'autre chose que de la pêche, des bons endroits où se trouvent les carpes, et des clients que maître Tiburce attend vainement.

— Bah ! est-ce que ce n'est pas toujours la même chose ! Ce vieux colonel, le grand ami de papa, est-il plus amusant avec ses histoires de chasse que ton vieux garde-pêche ? et les madames auxquelles maman prodigue ses grâces sont aussi caricatures que les vieilles amies de madame Herbelin. En province, c'est toujours vert-jus et jus vert. Je te plains de devoir y passer ta vie !

— Comment ! passer ma vie en province ? par exemple !

— Dame ! si j'en crois ta belle-mère future... elle assistait hier à la soirée ; on parlait de la petite madame Gonthier, tu sais ? dont le mari vient d'être nommé receveur à Pontoise... Pontoise n'est pas précisément Paris, mais enfin il s'en rapproche... il n'est pas la rose, mais il est près d'elle... On commence l'éternelle comparaison entre Paris et la province, et voilà madame de Vielfort qui s'anime, qui déclame, qui cite des vers de Brizeux, je crois, le tout pour démontrer qu'il vaut mieux vivre et mourir à Brivela-Gaillarde, à Tenneins, à Vitry, à B... plutôt qu'au faubourg Saint-Honoré. Je t'épargne les différentes parties de son discours, tu sais qu'elle est belle paroleuse.

— Ah ! elle a dit cela !

Et bien mieux ; papa lui a demandé, en l'applaudissant toutefois : Et monsieur votre fils pense comme vous à cet égard ?

— Absolument, a-t-elle dit ; Hugues déteste Paris. Tu vois, ma chère ! ton sort est écrit dans les étoiles, tu iras de petit tribunal en petit tribunal, jusqu'à ce que tu te fixes dans quelque chef-lieu ; ce sera Poitiers, ou Dijon, ou Douai, mais de Paris, point.

— Nous verrons cela, répondit Régine les sourcils froncés. Et toi, Gabrielle, tu veux aussi aller à Paris ?

— Je le voudrais, certes ! mais suis-je, comme toi, libre de mon choix. Ce que je veux, c'est ne pas être pauvre, ne pas liarder, ne pas hésiter dix fois avant que d'acheter une robe, comme le fait ma pauvre maman.

— Il te faut un mari riche ? prends Tiburce !

répondit Régine d'un ton moqueur. Gabrielle ne dit rien ; cette attaque directe, qui signalait à la fois la médiocrité de sa fortune et le secret de ses prétentions, ne lui était pas agréable. Elle n'avait jamais beaucoup aimé Régine, elle l'aima de moins en moins.

Cette amie si peu amie, cette confidente si peu digne de confiance, était cependant la seule personne qui exerçât de l'influence sur Régine. Rebelle à toute autre parole, volontiers défiante, elle écoutait, elle croyait Gabrielle, et jamais elle ne soupçonnait les motifs qui la faisaient agir. Louise avait vu juste, et madame Herbelin tout empêtrée qu'elle fût dans ses soins domestiques, n'approuvait pas cette intimité, et le disait. Régine secouait la tête, et aurait encore plus volontiers secoué le joug, bien faible pourtant, de la tutelle.

Jusqu'alors, elle n'avait pas beaucoup pensé à l'avenir, elle n'avait rien déterminé, elle n'avait pas choisi sur la grande carte de France le lieu où elle voudrait vivre ; mais lorsque Gabrielle lui eut appris les dispositions de madame de Vielfort à l'égard de Paris, lorsqu'elle sut que la mère et le fils rayaient Paris de leurs projets, elle n'eut plus qu'une pensée — y demeurer, s'y établir, fût-ce en brisant tous les liens de famille, fût-ce en affrontant tous les périls que l'on redoutait pour elle. Connaissez-vous la petite fable provençale : la Chèvre et M. Séguin.

« Tu veux aller là-haut, Biquette ?

— Oui, M. Séguin.

— Tu ne veux pas rester ici, Biquette ? il y fait bon pourtant !

— Non, M. Séguin.

— Le loup est là-haut, Biquette !

— Oui, M. Séguin.

— Il te mangera, Biquette !

— Non, M. Séguin.

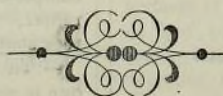
— Tu pars décidément, Biquette ?

— Oui, M. Séguin. »

Elle partit et fut mangée. Il y a bien des Biquettes en ce vaste monde.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)





## CHEZ LES AUTRES

(SUITE)

## IV

De tous les pays qu'Audry avait parcourus, la France était celui qu'elle connaissait le moins.

Elle y était née, ses premières années s'y étaient écoulées, et sa grand'mère y avait également passé la période heureuse de sa vie. Mais depuis longtemps madame de Brélyon fuyait ce qui pouvait lui rappeler le bonheur perdu, et c'est pourquoi Audry était plus familiarisée avec les paysages de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie qu'avec les sites de son pays natal.

Elle arriva à Paris fort tard dans la soirée. La voiture dans laquelle la fit monter son parent traversa des quartiers plus gais et plus brillants que les rues les plus belles qu'elle eût vues dans les capitales étrangères, puis s'arrêta sur une place au milieu de laquelle se dressait un édifice de style grec dont la colonnade grandiose éveilla à demi les souvenirs d'Audry.

« C'est la Madeleine, » dit M. de Sachan, l'aidant à descendre.

Il avait été plein de bonté et d'attentions pour elle pendant le voyage, et lui avait parlé avec effusion du plaisir qu'il éprouvait à l'amener chez lui.

Peut-être, cependant, une personne plus expérimentée qu'Audry eût-elle conservé une arrière-pensée. Pas un mot, dans ses discours affectueux, n'avait engagé l'avenir. Il n'avait pas dit à cette orpheline, dans un élan de pitié, qu'il lui tiendrait lieu de père. A la vérité, il n'avait pas non plus insinué qu'il s'agissait d'une simple visite. On ne s'était occupé que du présent; Audry se trouvait dans une situation dont l'étrangeté égalait la désolation, on ne pouvait la laisser plus longtemps seule dans un hospice, alors surtout que les magistrats en appelaient, pour l'aider, à l'unique parent qu'elle se connaît. M. de Sachan était donc venu, et sa maison était le seul asile qu'il pût tout d'abord offrir à sa jeune parente. Audry, elle, se confiait implicitement au lien de famille dont elle s'exagérait la force et la puissance. Elle n'aurait pu dire ce qu'elle espérait, ni sur quoi elle comptait; mais l'avenir avait cessé de lui faire peur, et elle jouissait de la protection, de la sympathie présentes sans imaginer qu'elles pussent jamais lui faire défaut.

Ses larmes coulèrent avec abondance lorsque madame de Sachan vint au-devant d'elle au seuil d'un petit salon confortable et élégant, et lorsque Berthe la serra dans ses bras avec des exclamations de sympathie.

— Pauvre petite! dit la mère, l'entraînant vers une causeuse. Combien vous avez dû souffrir! Quelle position épouvantable! Et nous n'avons reçu votre lettre qu'à notre retour... Quelle pénible surprise!

— Votre grand'mère semblait encore si jeune! Comme elle était agréable avec ses boucles soyeuses et son chapeau de dentelles! » s'écria Berthe à son tour.

Audry fit un effort pour dominer l'excès de son chagrin et étouffer ses sanglots. Madame de Sachan demandait de nombreux détails, poussée en partie par l'intérêt, en partie par la curiosité. Il était pénible pour la jeune fille de raviver ces souvenirs dont son cœur saignait encore. Elle s'aperçut à ce moment que ses parentes portaient un deuil si léger qu'il pouvait paraître le prétexte d'une toilette seyante. Le jais étincelait sur la robe de madame de Sachan, et Berthe portait un costume gris à peine assombri par quelques nœuds de ruban noir. Mais après tout, elles n'avaient point connu sa grand'mère, et la parenté n'était pas des plus proches.

Un valet de chambre était entré sans bruit et avait déposé dans un coin un plateau chargé de tasses. Berthe se leva, fit rapidement le thé, et vint en offrir à Audry.

« Ma chère, goûtez donc de ces petits gâteaux, dit madame de Sachan, s'emparant d'une assiette. Vous avez dû dîner à la hâte en route, et ceci provient d'une maison renommée. »

Audry remercia et refusa. Elle était si émue, si agitée, qu'elle n'aurait pu avaler une seule bouchée.

M. de Sachan semblait apprécier ces menues pâtisseries, et Berthe l'aida à les faire disparaître. Le père et la fille causaient ensemble, et Berthe racontait avec un entrain qui, en présence de sa cousine, témoignait d'une certaine légèreté d'esprit, les petits incidents de sa vie pendant les trois jours qu'avait duré l'absence de M. de Sachan.

Mais Audry était brisée de fatigue. On s'en aperçut enfin, et on la conduisit à sa chambre, — une toute petite chambre d'appartement pari-



sien, gentiment meublée de perse et de bois laqué.

Elle eut à peine la force d'en faire l'inventaire. Elle remercia la femme de chambre qui venait lui offrir ses services, et, ayant fait une courte, mais fervente prière, elle s'endormit d'un sommeil profond et réparateur.

Le soleil était levé depuis longtemps quand elle s'éveilla le lendemain. Sa montre marquait huit heures, mais nul bruit ne se faisait entendre dans la maison.

Audry avait contracté des habitudes matinales : les premières heures de la journée étaient les seules dont elle pût disposer à sa guise dans la vie mouvementée qu'elle avait menée. S'étant levée rapidement, elle se mit en devoir d'ouvrir les malles qu'on avait apportées dans sa chambre.

C'était là une tâche cruelle ; mais Audry était énergique, et ne remettait jamais une chose qui devait être accomplie, même pour reculer une émotion ou un chagrin.

Que de souvenirs lui rappelaient ces hautes caisses cerclées de cuivre et revêtues d'une enveloppe de toile ! Pour elle, qui ne savait ce que c'était d'avoir une maison et un mobilier, ces malles étaient quelque chose comme des pénates... Et comme elles retraçaient d'une manière saisissante les longs voyages faits avec la pauvre morte !

Audry était experte en rangements : sa vie s'était passée à faire et à défaire des paquets ; cependant, elle s'attarda sur tant d'objets familiers qu'avait touchés une main désormais glacée, et ses larmes coulèrent sur ces chers souvenirs.

Elle n'eut pas le courage de déplier les robes soigneusement étendues, ni d'ouvrir les coffrets et les cartons qui contenaient les bijoux, les rubans et les dentelles ; tous ces témoins de tant de fêtes semblaient douloureusement ironiques en face de la mort. Elle sentait qu'elle ne pouvait attrister ses hôtes, qu'elle devait refouler l'expression de sa douleur, et elle craignait de trop s'attendrir...

Ceux qui ont perdu des personnes chères savent quelle émotion à la fois douce et amère on éprouve en effet à revoir des objets qui leur ont appartenu... Sous la main d'Audry se trouvait un livre marqué à la page interrompue, un ouvrage commencé, un ruban à demi déplié. Tout cela avait quelque chose de vivant, et celle qui y avait pour ainsi dire laissé son empreinte avait subitement quitté ce monde !

Comme la pauvre fille, comprimant les battements désespérés de son cœur, achevait de ranger les objets qui lui étaient nécessaires, un coup léger fut frappé à sa porte, et la femme de chambre parut, portant sur un petit plateau une tasse de chocolat et une rôti.

« Déjà levée ! dit-elle avec étonnement. Mademoiselle aurait dû sonner... Puis-je avertir

mademoiselle Berthe ? Elle attendait, pour se lever, qu'on eût entendu du bruit dans la chambre de Mademoiselle.

— Oh ! elle peut venir quand elle voudra ! répondit la jeune fille, s'approchant de la table sur laquelle on venait de poser le chocolat.

Tout en attendant Berthe et en buvant le breuvage réconfortant, elle examinait sa chambre, qu'elle avait à peine regardée jusque-là, et malgré le chagrin qui assombrissait toutes ses pensées, elle ne put s'empêcher de ressentir une impression de bien-être et de satisfaction.

Pour elle, accoutumée à la banalité des chambres d'hôtel, il y avait en effet un charme pénétrant dans l'aspect intime de cette jolie pièce pour ainsi dire vivante. Ce qui lui plaisait, ce n'étaient pas surtout les fraîches tentures, les meubles gracieux, bien que simples, le tapis aux teintes fondues ; mais il y avait sur la cheminée une belle fougère aux panaches délicats, deux jolies gravures sur les murailles couvertes d'un papier gris satiné, une terre-cuite — une figure d'Italienne souriante — sur une étagère. Enfin, une petite bibliothèque portative, placée sur la table, contenait une demi-douzaine de livres, des poésies pour la plupart.

Le seul objet qui manquait, et dont l'absence même lui rappela la fastidieuse chambre d'hôtel, c'était une image pieuse...

La porte s'ouvrit brusquement, et Berthe entra.

Elle était loin d'être aussi jolie qu'Audry, mais sa figure fraîche et chiffonnée était assez jeune pour supporter la coiffure négligée du matin et la simplicité du peignoir en flanelle rose dont elle était vêtue. Elle embrassa Audry avec effusion, et, désignant les malles :

« Vous avez eu le courage de remuer ces tristes choses ! Pauvre chérie !... On va enlever tout cela de devant vos yeux, et le plus vite possible... Vous avez encore pleuré ! Et cependant, je voudrais tant vous consoler, vous faire un peu oublier votre chagrin !

— Oublier ! Je ne le voudrais pas, dit Audry, lui rendant ses caresses. Mais votre affection adoucira mes regrets, chère petite cousine ; vous êtes tous si bons, que je serais bien ingrate de ne pas accueillir votre sympathie...

— Il faudra que nous sortions ensemble, reprit Berthe. Vous devez avoir besoin de tant de choses ! Notre couturière se chargera de votre deuil, car la robe que vous portez est bien ancienne, pauvre chérie, et si l'on ne tient pas à la toilette dans ces tristes moments, il faut du moins se mettre comme tout le monde et suivre la coutume... Sont-ce les sœurs de l'hospice qui vous ont fait prendre un voile de gaze ? On ne voit plus que du crêpe anglais, et il faudra changer cela... Quant au châle, on n'en porte guère à notre âge, c'est par trop vieux... Maman se mettra à votre disposition, et nous irons faire toutes



vos emplettes... Comme vous vous coiffez bien ! Mais aussi, quels beaux cheveux ! Moi je serais affreuse avec une coiffure aussi simple... Vous êtes jolie à ravir ! Je me fais une fête de vous présenter à mes amies... Plusieurs d'entre elles voyagent, mais elles reviendront pour le grand prix. Puis, nous partirons pour la Normandie... Oh ! cela, voyez-vous, c'est mon supplice ! Maman s'ennuie autant que moi, et nous avons toujours peur que papa, qui aime malheureusement beaucoup l'agriculture, ne veuille un beau jour s'y établir tout à fait. Il est vrai que nous avons prévu ce cas, et que notre plan est fait : papa s'ennuie depuis qu'il a quitté sa situation (vous savez, il était magistrat), et nous le pousserons vers la députation, ce qui sera charmant... »

Audry essayait de sourire en écoutant ce babilage. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver sa cousine frivole ; mais Berthe était si affectueuse, et il y avait tant de grâce dans ses manières !

« Vous aussi, n'est-ce pas, reprit-elle, vous vous ennuierez à la campagne ? Vous avez tant voyagé ! Ah ! j'envie ce genre d'existence-là ! A part une saison de lait en Suisse, nous n'avons rien vu que la France.

— C'est déjà à quelque chose, répliqua Audry. Mais si vous aviez mené la même vie que moi, vous comprendriez le besoin de repos que j'éprouve... Si vraiment... oui, si vraiment vos parents sont assez bons pour m'emmener à la campagne, ajouta-t-elle en rougissant, j'en serai bien, bien heureuse...

— Alors, réjouissez-vous, ma chérie... Avec vous, d'ailleurs, les heures me sembleront moins interminables, et peut-être votre présence déterminera-t-elle mon frère à nous égayer un peu... A propos de mon frère, il a été bien fâché de ne pas se trouver ici hier soir ; mais vous le verrez à déjeuner... Vous ne pouvez imaginer à quel point vous lui plaisez ! »

Vraiment il fallait toute la sympathie enthousiaste que Berthe témoignait à Audry pour faire passer en ce moment cet insignifiant bavardage. Un peu de solitude et de silence eût semblé à la pauvre fille bien autrement désirable.

Cependant, elle était reconnaissante de la tendresse qu'on lui témoignait, et essayait de s'intéresser aux récits de sa cousine, qui lui parlait avec volubilité de ses amies, des fêtes du dernier hiver, et de ses projets de toilette pour l'été.

A onze heures, madame de Sachan vint elle-même voir Audry, et rappeler à sa fille que le déjeuner serait bientôt servi. Berthe se retira dans sa chambre pour s'habiller, et Audry fut un peu laissée à elle-même.

Au déjeuner, elle revit M. de Sachan et son fils. Celui-ci se montra fort empressé, mais madame de Sachan accapara l'attention de la jeune fille en lui adressant mille questions en apparence insignifiantes, sous lesquelles l'innocente Audry

ne démêla pas le motif qui les inspirait réellement.

« Voyagiez-vous donc toujours seule avec madame de Brélyon ? Je m'étonne qu'une personne d'habitudes si raffinées n'eût point de femme de chambre... »

— Depuis quelques années ma grand'mère y avait renoncé... C'était plutôt un embarras.

— Mais n'avait-elle pas gardé de pied à terre à Paris ou à Londres ?

— Elle avait loué sa maison de Londres ; depuis cinq ans nous ne sommes pas allées en Angleterre.

— Vous faisiez du moins des séjours prolongés dans les grandes villes ? Vous voyiez du monde ?

— Oh ! sans doute ! Nous trouvions toujours des amis dans la colonie étrangère, et nous avions des lettres pour les ambassades.

— Et vous séjourniez évidemment dans les bons hôtels ?

— Naturellement...

— C'était un genre d'existence coûteux, d'autant que madame de Brélyon m'a paru élégante dans ses toilettes... Mais elle avait, quand son mari est mort, une belle fortune en propriétés foncières... Ainsi, vous n'alliez jamais visiter ses domaines ?

— Jamais. Les hommes d'affaires de ma grand-mère avaient sa confiance, et lui envoyaient de l'argent. »

Audry souffrait visiblement en répondant à toutes ces questions.

Madame de Sachan échangea un coup d'œil avec son mari.

« Vous devrez me remettre les papiers de votre aïeule, dit celui-ci à son tour. Il faut que je m'occupe de vos affaires... Cependant je ne puis m'en charger tout seul : vous avez de plus proches parents que moi... Les avez-vous vus quelquefois ?

— Jamais, dit la jeune fille, un peu étonnée. J'avais souvent entendu parler de vous ; mais la famille anglaise de ma grand-mère est presque éteinte, et les membres survivants ne lui ont jamais montré de sympathie.

— Je parlais en ce moment de la sœur de votre grand-père... Ainsi, vous ignorez l'adresse de votre tante, madame Auvarard ?

Les yeux d'Audry exprimèrent une surprise extrême.

— Je ne sais même si elle est encore vivante.

— Il faudra que je m'en informe, dit M. de Sachan, car il est indispensable d'assembler un conseil de famille... »

Audry ne comprenait même pas ce que cela voulait dire. Berthe, qui était près d'elle, se pencha pour l'embrasser.

« N'ayez pas l'air si inquiet, murmura-t-elle, votre vieille tante sera trop contente de vous laisser à nous. »



Le déjeuner était presque achevé. Madame de Sachan fit observer que le plus pressé était de s'occuper du deuil d'Audry, et déclara qu'elle serait prête à sortir à trois heures. Berthe et Ludovic s'emparèrent de leur cousine et lui offrirent de visiter l'appartement.

Audry fut ravie du luxe et du bon goût qui le distinguait. Les Parisiennes, il faut le dire, ont le génie de l'élégance. Si l'Angleterre a le secret du confort, on ne trouve nulle part au même degré que chez nous l'harmonie des arrangements, l'entente de la couleur, et l'heureuse disposition de ces détails qui donnent à un logis un aspect joyeux et charmant.

Les de Sachan occupaient un unique étage, assez vaste à la vérité. Mais on en avait tiré un parti merveilleux, utilisant même les inconvénients et les défauts de chaque chambre.

Les meubles n'éblouissaient point par une profusion de dorures, les tentures n'étaient pas éclatantes; mais la forme et la couleur avaient été véritablement comprises, et ces objets d'art, patiemment collectionnés, répandaient la vie et le charme dans cette demeure bien parisienne. C'était justement le genre d'intérieur qu'Audry eût rêvé : à la fois élégant et intime, offrant de la diversion et de la distraction aux yeux et à l'esprit. Elle avait vu trop de belles choses pour être étrangère aux secrets de l'art; elle admira donc sincèrement les petites toiles vraiment excellentes, les terres cuites, les faïences et les cuivres ciselés dans lesquels madame de Sachan mettait son orgueil, et Ludovic, qui se piquait aussi de goûts artistiques, se déclara ravi de la finesse de ses appréciations.

Plus tard, Audry se rendit compte du genre d'existence, bien parisien aussi, qu'on menait dans cette maison.

Madame de Sachan possédait à un haut degré la science de l'économie domestique. Elle l'appliquait à un double but qui, en réalité, pouvait se réduire à un seul : faire une brillante figure avec des ressources relativement modestes, mais savamment équilibrées, et procurer à sa fille la chance d'un riche mariage.

Aussi, sous une apparente prodigalité et avec un certain train de maison, régnait-il dans la vie de tous les jours une sévère économie, et le long séjour à la campagne qui déplaisait tant à Berthe n'avait d'autre raison que de fournir, par des réformes strictement poursuivies, aux dépenses de l'hiver.

### V

Juin est arrivé, le grand prix est couru, et les de Sachan se préparent à partir pour la campagne.

L'appartement est désorganisé, les fenêtres sont veuves de tentures, des housses recouvrent

les meubles. Le petit salon, résidence préférée de la famille à l'échappé, avec le cabinet de M. de Sachan, aux rangements universels, et Audry s'y trouve seule, par une chaude et tranquille après-midi, tandis que M. de Sachan, qui a beaucoup parlé d'horticulture le matin, est allé voir un pépiniériste, et que sa femme et sa fille sont sorties pour essayer une dernière fois leurs peignoirs et leurs robes de toile.

Être seule, c'est chose rare pour Audry. Berthe s'est prise pour elle d'une passion véritable, et bien que son deuil l'ait empêchée de faire des visites et d'assister à des soirées, elle a dû accompagner ses parentes, dont l'activité est infatigable, à des cours, à des conférences, et surtout aux expositions de tout genre qui signalent le mois de mai à Paris. On ne lui a fait grâce de rien : expositions de peinture, expositions florales, — gravures, photographures, pastels, peintres acceptés, peintres refusés, — jusqu'aux chiens et aux oiseaux, tout sollicite la curiosité de madame de Sachan. Berthe a moins de vivacité d'esprit, mais elle accompagne sa mère parce que c'est la mode et qu'il est de bon ton d'avoir tout vu. D'ailleurs, le décousu qui préside à tant de choses diverses empêche d'en retirer autre chose qu'une impression fugitive et souvent même erronée.

Tant de distractions apportent à Audry une fatigue réelle et même un sentiment pénible. Le coup qui l'a frappée est si récent et a laissé dans son cœur une si profonde blessure, que tout ce qui ressemble à un plaisir sonne faux pour elle et retrempe sa douleur.

Mais elle est jeune, timide, et n'ose laisser couler des larmes que ceux qui l'entourent semblent croire séchées. On ne lui parle jamais de sa grand-mère, si ce n'est lorsque M. de Sachan raconte une anecdote où il est question de sa jeunesse, et l'on paraît même croire que, plus Audry a souffert, plus il est nécessaire de l'arracher à son chagrin et d'en détourner ses pensées. Elle n'a qu'une heure dans la journée pour déposer son fardeau, pour être elle-même, pour pleurer en paix : chaque matin elle se rend à la Madeleine, et offre pour la chère morte un tribut de prières ferventes.

Elle n'accuse cependant point d'égoïsme ni même de légèreté ces parents qui montrent tant d'éloignement pour le deuil et des larmes; leurs manières affectueuses excusent tout à ses yeux. On a été bon pour elle, on l'a recueillie; elle doit donc s'efforcer de payer sa dette, et de cacher le chagrin qui ferait ombre dans cette maison joyeuse.

Y restera-t-elle toujours?

C'est là une question brûlante qui l'agite péniblement, et dont elle n'ose entretenir M. de Sachan. Elle sait qu'il s'occupe de ses affaires, et il a avec sa femme de mystérieux entretiens à son sujet. Mais il ne lui a jamais dit un mot ni de la



situation où elle se trouve au point de vue de la fortune, ni des projets qu'elle est en droit de former. On la traite comme une hôte familière; madame de Sachan, sans avoir vis-à-vis d'elle d'élan de pitié ou de tendresse, est égale et affectueuse, et le mari s'abstient comme sa femme de parler de l'avenir. Il serait impossible de tirer une conclusion de leur manière d'être : jamais ils ne font allusion au départ d'Audry, mais jamais non plus ils ne lui ont laissé entendre qu'elle est désormais un membre de la famille.

Si jeune, si inexpérimentée que soit la jeune fille, il est impossible qu'elle ne se tourmente point de cette réserve. Elle a déjà projeté vingt fois d'aller au-devant d'une explication, de demander à M. de Sachan s'il veut la garder près de sa fille en l'autorisant à prendre dans sa maison une situation indépendante, c'est-à-dire en participant aux dépenses de la famille. Toujours, cependant, elle a hésité au moment de parler, et elle attend avec une anxiété qui devient chaque jour plus cruelle, que ses hôtes prennent l'initiative de cette explication si difficile.

En ce moment, elle se laisse aller au soulagement que lui cause un peu de solitude, et, remontant le cours du passé, elle songe, sans retenir ses larmes, à cette aïeule si tendre et si aimable, dont l'esprit était aussi jeune que le sien, et avec qui elle vivait dans une douce intimité... A pareil jour, l'année précédente, elles étaient à Rome... Madame de Brélyon avait accepté une invitation chez la princesse P..., et le souvenir de cette fête était encore vivant dans la mémoire de la jeune fille. Elle croyait revoir le palais majestueux, les mosaïques superbes, les fresques sans prix, et surtout le jardin éclairé *a giorno*, si plein de poésie antique avec ses bosquets de lauriers-roses sur lesquels se détachaient çà et là de belles statues de marbre aux draperies classiques... Comme madame de Brélyon semblait jeune et animée!... Dans la longue caisse qu'Audry avait refermée comme un cercueil se trouvait encore la parure qu'elle portait ce jour-là : une robe de satin gris argent, qui paraissait faite pour son teint encore délicat et ses belles boucles soyeuses, et de vieilles dentelles de Honiton, fines comme un réseau de fée... Audry s'était vue admirer dans sa simple robe blanche; mais combien elle avait plus joui d'entendre dire de madame de Brélyon qu'elle unissait le gracieux entrain d'une Française à la distinction innée des grandes dames anglaises!

Quel changement de scène! Une année s'est écoulée, et Audry porte le deuil de son unique amie, de celle à qui elle s'était attachée avec d'autant plus de passion qu'elles étaient tout l'une pour l'autre, qu'elles s'étaient tenu lieu de famille et de patrie...

Mais le timbre de la porte d'entrée résonne tout à coup, et Audry essuie rapidement ses larmes. Berthe et Ludovic entrent dans le petit salon,

et la jeune fille, jetant son chapeau loin d'elle, s'élance vers Audry en frappant des mains.

« Ma chère, vous voyez la plus heureuse des créatures! Nous venons d'arranger pour ce soir le plus charmant des impromptus... Une cousine de ma mère est ici avec son fils, nous les avons rencontrés comme nous sortions... Oh! ma chère, ce fils-là est charmant, et je vous ferais bien des confidences si nous étions seules... Ils viennent ce soir, et comme on ne peut leur offrir une réunion de famille par trop ennuyeuse, nous avons réussi à rencontrer quelques amis, non encore partis pour la campagne... Moi, j'adore l'improvisé! Je vais repasser un concerto quelconque, car on fera naturellement de la musique, et même, vous entendrez Ludovic, avec qui vous chantiez de si jolis duos lors de notre première rencontre... Est-ce assez amusant? »

Audry avait un peu pâli.

« Je ne doute pas que ce ne soit charmant, répondit-elle. Mais vous ne trouverez pas mauvais, n'est-ce pas, chère Berthe, que je ne me joigne pas à vous? Mon deuil est si récent! »

— Si récent!... Deux grands mois!... Mais ma chère, vous pourriez, si vous étiez moins scrupuleuse, prendre de la soie dès maintenant... La vie est si courte, ma pauvre chérie, qu'il ne faut pas trop s'absorber dans les chagrins dont on assure qu'elle est faite...

— Mais Berthe, si vous aviez perdu une grand-mère...

— Oh! j'ai perdu la mienne il y a deux ans, et je ne l'ai pas tant pleurée! C'était vraiment une femme grincheuse, qui rabâchait le temps passé et nous accablait de semonces, mon frère et moi...

— La mienne était aimable et tendre, dit Audry, dont les yeux se mouillèrent de larmes.

Berthe l'embrassa.

« Je le sais bien... Ne me croyez pas insensible et méchante; mais je vous assure qu'il faut vous faire une raison et rester avec nous ce soir.

— Je crois que ma mère serait extrêmement déçue si vous ne consentiez point à vous joindre à nous, dit Ludovic, se mêlant pour la première fois à ce petit débat. Je ne parle pas en mon nom : je n'ose pas vous dire, alors que vos chagrins se trouvent réveillés, combien je serais malheureux de votre absence. »

Audry ne répondit rien. Le jeune homme s'assit en face d'elle, et, changeant de ton après quelques instants de silence, se mit à parler du Salon, où elle avait passé la journée de la veille.

Bientôt elle s'anima et prit un intérêt évident à ses remarques. Berthe, à demi étendue dans un fauteuil, énonçait de temps à autre une opinion capricieuse ou une appréciation exagérée. Ludovic haussait les épaules, et témoignait en revanche une déférence évidente pour les critiques d'Audry, qui, grâce à toutes les occasions qu'avait



eues la jeune fille de former son goût, étaient aussi justes qu'originales.

Quand madame de Sachan rentra avec son mari, une demi-heure plus tard, l'entretien était fort animé. Ludovic ne se donnait pas la peine de déguiser l'admiration que lui inspirait sa cousine, et les joues d'Audry étaient revêtues d'une teinte délicate qui la rendait encore plus jolie.

Madame de Sachan répondit par un petit signe assez froid au bonjour empressé de la jeune fille.

« Nous dînerons une demi-heure plus tôt, dit-elle, s'asseyant et commençant à déboutonner ses longs gants de Suède. Berthe, as-tu transmis mes instructions à Prosper ? »

— Oui, maman.

— Vous savez déjà, sans doute, que nous avons quelques amis ce soir ? reprit madame de Sachan, se tournant vers Audry.

— Berthe m'en a avertie, répondit la jeune fille d'une voix soudain altérée. Mais vous voudrez bien m'excuser, n'est-ce pas, si je reste dans ma chambre ?

— Et pourquoi vous tiendriez-vous ainsi à l'écart ?

— Mais voyez la robe que je porte !...

— Il est vrai que votre deuil est sévère ; mais notre réunion est assez intime pour que cette toilette n'y soit point déplacée.

— Je serais un trouble-fête ! balbutia Audry, les larmes aux yeux. Il me semblerait voir ma pauvre grand-mère, avec qui j'étais au bal, à Rome, il y a juste un an aujourd'hui !

— Ma chère, dit madame de Sachan d'un ton un peu aigre, pour peu que l'on possède une mémoire fidèle, on trouve naturellement un anniversaire pour chacun des jours de l'année... Vous n'êtes pas la seule à avoir été éprouvée... Votre sensibilité est malheureusement très vive ; vous auriez tort, croyez-moi, de l'entretenir volontairement... Laissez-moi vous dire, d'ailleurs, que votre abstention serait une critique à mon égard ; je me suis privée de recevoir mes amis ces temps derniers à cause de votre deuil : or, si maintenant je juge que vous pouvez assister à une réunion très peu nombreuse et très

intime, soyez assurée que je ne vous demande rien qui soit de nature à blesser les convenances... »

Sur ce discours, madame de Sachan se leva et se dirigea vers sa chambre.

Son mari, qui n'avait rien dit jusque-là, jouait avec un album d'un air embarrassé. Il se tourna alors vers Audry qui, rencontrant son regard, lui dit avec un peu d'angoisse :

« Je crains d'avoir mécontenté madame de Sachan... »

— Ma chère enfant, il serait certainement désagréable à ma femme de ne pas vous voir près de nous ce soir... Cela ressemblerait à un blâme...

— Audry, interrompit Berthe, qui venait d'ouvrir le piano, maman est très tyrannique avec ses airs de douceur, et vous serez obligée d'en passer par où elle veut. Nous lui cédonsons tous, à commencer par papa ; c'est le seul moyen de vivre en paix ici, et vous devez vous résigner à faire comme nous.

— Berthe !... dit M. de Sachan d'un ton sévère.

— Bah ! je peux bien dire ce que je pense devant Audry ; cela ne m'empêche pas de raffoler de maman.

— De mon temps, reprit son père en secouant le tête d'un air mécontent, on *raffolait* peut-être un peu moins de ses parents, mais du moins, on les respectait.

— Mon père, dit Ludovic, souriant, ne faites pas attention au bavardage de ma sœur, qui est une vraie enfant terrible... Mais s'il m'est permis de donner mon avis, ajouta-t-il, se tournant vers Audry, je crois que ma cousine doit assister à la réunion de ce soir... Il est vrai que je suis partial... J'avoue que tout mon plaisir s'évanouirait si sa place restait vide.

— Et le mien aussi ! s'écria Berthe. Allons, Audry, c'est arrangé !... Et maintenant, venez entendre mon concerto, et me dire comment vous interprétez les premières mesures de l'*Adagio*, que j'ai entendu discuter... »

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro).

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### ASPIC DE POMMES

Faites un sirop avec un kilogramme de sucre, et, à peu près, un demi-litre d'eau. Laissez cuire longtemps à petit feu et sans laisser jamais caraméliser.

Prenez un kilogramme de pommes de reinette,

pelez-les, coupez-les en quartiers et ôtez soigneusement le cœur et les pépins ; mettez-les dans le sirop, laissez cuire à très petit feu, remuez fréquemment, sans rompre les morceaux ; la cuisson exige deux heures ; presque à la fin, ajoutez du zeste de citron.



Retirez les quartiers de pommes avec l'écumoire à confitures; arrangez-les dans un compotier, d'une manière symétrique; faites cuire encore quelques tranches de pommes avec du sucre et du jus de citron, afin qu'elles demeurent blanches, disposez ces tranches au-dessus des quartiers, et versez sur le tout le sirop de sucre qui se congèlera promptement. Ce plat, lorsqu'il est bien soigné, est délicieux et joli. Il faut du temps et de l'attention.

## SAUCE MACÉDOINE

Faites un roux foncé, mettez dans une casserole à part, un peu de beurre, trois cuillerées de vinaigre, poivre, sel, échalotes, faites réduire, joignez à votre roux: coupez en dés une carotte, trois ou quatre cornichons et deux œufs durs. Ajoutez, câpres et filets d'anchois. Faites chauffer sans bouillir. Très bonne avec des viandes réchauffées.

## L'HIRONDELLE

Toi qui peux monter solitaire  
Au ciel, sans graver les sommets,  
Et dans les vallons de la terre  
Descendre, sans tomber jamais.

Toi qui, sans te pencher au fleuve  
Où nous ne puisons qu'à genoux,  
Peux aller boire, avant qu'il pleuve,  
Au nuage trop haut pour nous.

Toi qui pars au déclin des roses  
Et reviens au nid printanier,  
Fidèle aux deux meilleures choses :  
L'indépendance et le foyer.

Comme toi, mon âme s'élève  
Et tout-à-coup rase le sol,  
Et suit, avec l'aile du rêve,  
Les beaux méandres de ton vol.

S'il lui faut aussi des voyages,  
Il lui faut son nid chaque jour,  
Elle a tes deux besoins sauvages :  
Libre vie, immuable amour!

SULLY-PRUDHOMME.

## REVUE MUSICALE

Trop parler nuit. — Amende honorable. — Les *Tribulations d'un Directeur de gazette*, impromptu tragico-comique. — Compositions nouvelles.

Devant cette page blanche comme la neige, immaculée comme l'innocence à laquelle elle est

dédiée, nous nous sentons écrasée par le remords!

Jusque-là, fuyant le mal, recherchant le bien, nous avions toujours vécu en paix avec notre conscience, et si, quelquefois, un reproche mérité nous avait été adressé par elle, nous avions



la consolation de penser que ce n'était que pour de simples peccadilles, qui ne retombaient que sur nous-même.

Mais, voyez ce que la curiosité suivie d'une indiscretion peut avoir de conséquences fâcheuses ! Ah ! il ne faut pas se railler des vieux proverbes de nos grand'mères : *Trop parler nuit !*

Si nos lectrices veulent bien se reporter à notre *Revue* de Novembre dernier, elles y trouveront un commencement d'explication à ce qui précède. Nous leur disions alors que — mue par une curiosité qui nous semblait louable — nous avions surpris le secret d'une alléchante publication musicale, en préparation pour le mois de Janvier. Notre désir, les apparences mêmes, semblaient devoir donner raison à notre affirmation prématurée. Mais un avis, plusieurs avis désolés de notre Directeur, nous ont révélé l'étendue de notre faute. La musique d'Hérolf n'a pu paraître en janvier, comme nous l'avions promis et répété à satiété. C'est donc nous, et nous seule, qui devons porter le poids du mécontentement de nos lectrices, qui voudront bien nous absoudre et faire bon accueil à notre amende honorable, aujourd'hui qu'enfin commence la publication tant annoncée.

Cette série de mécomptes obstinés nous a remis en mémoire un *Impromptu* : *Les Tribulations d'un Directeur de Gazette*, qui fut joué à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans le salon de la marquise de C... Il s'y trouve un épisode que l'on croirait calqué sur notre propre aventure.

« Nous ne trouvons rien de mieux que de le reproduire ici, car, en le lisant, on pourra se faire une juste idée — noms et époque à part — de la situation *identique* où nous nous sommes trouvés, par un enchaînement de contre-temps tout à fait imprévus.

#### PERSONNAGES

LE DIRECTEUR, 60 ans.

M. BLANCHEMAIN, secrétaire de la rédaction, 45 ans,

CRAQUINI, professeur de musique, compositeur, 70 ans.

LUDOVIC, premier employé, 33 ans.

M<sup>lle</sup> FLUXIA ROSSARDINI, rédactrice de la partie musicale, 48 ans.

(La scène se passe dans le salon du Directeur de la *Gazette musicale des Familles LA CHIMÈRE*. — Il est assis devant son bureau, occupé à dépouiller une volumineuse correspondance. — Auprès d'une fenêtre est un autre petit bureau, où Ludovic écrit.)

#### SCÈNE PREMIÈRE

LE DIRECTEUR, *jetant sur le bureau sa dernière lettre avec impatience.*

Encore rien ! rien de nouveau, et nous voici au 23 décembre ! (A l'employé.) Ludovic, dites-moi, mon ami, le professeur Craquini n'a-t-il rien fait dire, rien envoyé ?

LUDOVIC. Si monsieur le désire, je vais aller aux renseignements dans les bureaux.

LE DIRECTEUR. Oui, oui ! voyez si ce Craquini n'aurait pas remis enfin ce manuscrit inédit : *Les Beignets à la Cour*, du grand musicien du roi, le célèbre Lulli, qu'à prix d'or ce vieux maître à chanter consent à me céder pour mes abonnements. (Ludovic sort. Le Directeur, seul, continuant.) Jamais nous ne serons prêts pour livrer ces précieuses pages à l'époque annoncée si légèrement par notre rédactrice Fluxia Rossardini. Oh ! les femmes ! quel bataillon insoumis, indiscret et bavard à conduire, pour un infortuné directeur ! Je ne puis cependant pas faire rédiger une Gazette destinée à l'éducation de jeunes et naïves demoiselles par des mousquetaires ou des folliculaires de ruelles ! Plus je réfléchis à cette affaire, et plus je tremble d'être le jouet de ce rusé Craquini. Au fait, comment a-t-il pu se procurer une œuvre de cette valeur et s'en rendre propriétaire ? Quelqu'essai de novice. Qui sait encore si ce n'est pas de lui ? Ah ! Vertudieu ! si vous me trompiez, maître Craquini... mais non, il m'a dit que c'était à l'époque où Lulli confectionnait pour le roi ces fameux beignets qui... Ah ! voilà Ludovic.

LUDOVIC, *entrant avec un rouleau sous le bras.* Voici, monsieur, ce qui a été remis pour vous, au premier guichet.

LE DIRECTEUR, *déchirant l'enveloppe.* Enfin ! les voilà. (Il compte tout bas les cahiers, puis continue haut.) Sept, huit, neuf et dix. C'est complet. Ludovic, faites-moi le plaisir de courir vous même chez mademoiselle Fluxia Rossardini. Priez-la de lire attentivement ces pattes de mouche sur lesquelles je n'ai pas le temps de m'appesantir. Qu'elle en fasse le compte-rendu sincère et fidèle, et qu'elle veuille bien me les renvoyer promptement afin que je les donne au typographe.

LUDOVIC. J'y cours. Comptez sur moi. (Il sort.)

#### SCÈNE II

(A la cantonnade : On entend un bruit de voix qui se rapprochent et discutent avec animation. La porte s'ouvre et livre passage à M. Blanchemain suivi de Craquini.)

M. BLANCHEMAIN. Mais enfin, je vous répète, monsieur, que c'est impossible, le temps nous presse etc...

LE DIRECTEUR. De quoi s'agit-il encore ? Asseyez-vous, signor Craquini.

CRAQUINI. Mousiou, voilà ce que c'est. Ze vien recerer le manuscrit ; il y a ouun tout petit erreur de commise par le noteur...

LE DIRECTEUR, *terrifié.* Ah ! mon Dieu ! j'en avais le pressentiment ! Sainte-Cécile, protégez-moi !

CRAQUINI. Oh ! cè m'est rien, presque rien,



monsignor... le noteur... il s'est trompé, pour les paroles, seulement. Au lieu des paroles françaises, il a transcrit, sous la mousique dou gran' Loulli, celles d'un poème chinois, vous savez, le poème du célèbre Tschouk-Souck ! Z'ai pensé que vos abonnés ils seraient peut-être embarrassés pour la chanter et ze vien' reprendre le manouscrit pour faire chanter les paroles. Oh ! mais rien que les paroles, car pour la tablatoure, c'est moulé ! Et puis, vous savez, le gran' Loulli, a azouté à la partie de clavecin ou accompagnement de guiterne (*guitare ad libitum*) ; ainsi qu'un rigaudon bourlette et une zigue d'un effet très brillante. Qu'y dites-vous de l'ariette dou ténorino?... et de ce mazique solo de théorbe !...

LE DIRECTEUR, *l'interrompant*. Monsieur le musicien, ce que vous me demandez est impossible. Je viens d'envoyer à mademoiselle Fluxia Rossardini toutes ces pièces, et elle doit les garder jusqu'à ce que son travail soit terminé.

CRAQUINI. Qu'à cela ne tienne. Ze passerai le lui réclamer.

LE DIRECTEUR, *avec une colère mal dissimulée*. Il s'agit bien de cela ! Ne comprenez-vous donc pas que tous ces nouveaux retards me portent un préjudice irréparable ? (*avec une véhémence croissante*). Que mon honneur de maître de Gazette va être compromis si nous n'arrivons pas à tenir notre promesse envers le public. Ah ! combien je regrette d'avoir eu la faiblesse de vous avancer une partie du prix convenu : vous auriez apporté plus d'exactitude à remplir vos engagements !...

CRAQUINI. Non è vero ! non è vero ! monsiou le direttour. Ze vous donne ma parole d'honnête homme qu'z'ai fait l'impossible pour stimuler l'ardeur de mes noteurs. Ze leur ai même promis un nouméro de votre çarmante Gazette ! Et maintenant permettez que ze prenne conzé de vous ; ze vais activer... (*Il sort*).

LE DIRECTEUR, *à M. Blanchemain qui, pendant ce colloque, s'est assis au bureau de Ludovic et écrit*. Qu'il me tarde de revoir Ludovic.

BLANCHEMAIN, *se levant*. Précisément, le voici !

LUDOVIC. Bonnes nouvelles partout, messieurs : d'abord, mademoiselle Rossardini sera ici dans un instant, son travail était prêt. Elle avait pu lire l'ouvrage de maître Lulli chez le noteur, dont elle s'était au préalable procuré le nom et l'adresse. Il ne lui restait qu'à prendre connaissance des paroles pour en parler à nos...

LE DIRECTEUR. Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! elles sont en langue chinoise ! comment va-t-elle faire ?

LUDOVIC. Mais c'est impossible ! M. Lulli doit être français ? Cependant, on dit qu'il est né à Florence...

BLANCHEMAIN, *à Ludovic*. C'est encore un tour de ce damné Craquini ! Au fait, il doit passer

chez mademoiselle Fluxia, et changer les hiéroglyphes chinois contre le véritable poème des *Beignets*.

LE DIRECTEUR, *saissant son front dans ses deux mains*. C'est à en devenir fou ! — Et la mission secrète dont je vous avais chargé, Ludovic ?...

LUDOVIC. Tout ce qu'il y a de plus réussi, mon cher maître. M. Lulli m'a fait l'honneur de me répondre lui-même que la musique des *Beignets* à la Cour était une de ses premières compositions, parfaitement authentique. Il en avait fait don au vieux Craquini dans un moment où... (*On entend une vive rumeur du côté de l'entrée ; la porte s'ouvre, et Fluxia se précipite dans le salon*).

## SCÈNE III

FLUXIA. Ah ! c'est à en perdre la tête !

LE DIRECTEUR, *lui offrant un fauteuil*. Remettez-vous, mademoiselle, que vous est-il arrivé ? De grâce...

FLUXIA, *s'y laissant tomber*. Ah ! monsieur, je suis indignée... C'est un affreux guet-apens... ce Craquini...

LUDOVIC, *à part*. Bon ! c'est le chinois qui l'aura mise en cet état, pauvre fille !

LE DIRECTEUR. Vous avez vu sans doute ce madré compère ?... Le chinois... vous aura...

FLUXIA. Comment ! je le croyais italien ? Mais ce n'est pas cela. Ce chinois... non ! Craquini... je suis encore si émue... Veuillez m'excuser, M. le Directeur, voici le fait. M. Ludovic sortait de chez moi, où il venait de me remettre la musique de Lulli. Je n'avais pas encore ouvert le paquet, quand M. Craquini arrive, d'un air égaré, se fait introduire de force et me déclare qu'il vient reprendre ces morceaux, d'accord avec vous, et cela sous le prétexte d'un changement à faire dans la poésie. En échange, il me remet ceux-ci. (*Elle développe un rouleau de musique*), en m'assurant que c'est le double du manuscrit, mais avec des paroles françaises. Il disparaît, sans même écouter mes réclamations, m'enlevant malgré moi une chose qui m'était confiée par vous !

TOUS. C'est de la violence !

FLUXIA. De la dernière indécatesse ! c'est révoltant ! quelle lâcheté... une faible femme ! mais ce n'est pas tout. Ne comprenant rien à ces façons cavalières, auxquelles je ne suis guère habituée, je me hâte, aussitôt après son départ, de me mettre au travail pour terminer cet interminable compte-rendu. Je feuillette le manuscrit, cherchant l'explication de ces procédés... que vois-je ! ô ironie amère !... trois airs nouveaux, ne faisant nullement partie de l'ouvrage... et quatre des nôtres, manquants ! l'en demeurai atterrée... Puis, songeant aux conséquences d'une telle



audace, je suis accourue vous apprendre cette nouvelle déception, dont la gravité ne saurait vous échapper.

BLANCHEMAIN. Si M. le Directeur veut bien m'y autoriser, je vais moi-même chez Craquini, et... de gré ou de force, je saurai bien reprendre le véritable manuscrit?...

LE DIRECTEUR, *profondément découragé*. Vous avez raison, mon ami, partez sans retard... il ne nous reste que ce moyen... Faites ce que vous voudrez, je renonce à débrouiller ce fatal imbroglio, qui se complique chaque jour davantage! (*Blanchemain sort, mais il est arrêté sur la porte par un domestique qui lui remet une lettre, accompagnée d'un paquet*).

### SCÈNE IV

BLANCHEMAIN, *passant la lettre au Directeur*. De la part de M. Craquini fils. (*Tous s'approchent pour écouter*).

LE DIRECTEUR *ouvre la lettre et lit*:

« Monsieur,

» C'est avec une profonde tristesse que je me hâte de vous offrir toutes nos excuses. Je vous envoie votre manuscrit intact. Mon père s'était trompé... il y avait, par erreur, introduit plusieurs morceaux de sa composition à la place de ceux du célèbre Lulli. Ne comptez plus sur lui... De grands chagrins, un travail opiniâtre ont fatigué son cerveau... Depuis quelque temps nous nous apercevions de ses absences. Le médecin appelé en hâte, à la suite d'une crise douloureuse, vient de nous révéler la cruelle vérité!... Plaignez-le, plaignez-nous et veuillez agréer, etc. »

TOUS. Pauvre jeune homme ! pauvres gens!...

LE DIRECTEUR, *avec gravité*. Mes chers amis, la morale de ceci, est qu'il ne faut jamais porter de jugements sur les apparences, et d'un autre côté, (*se tournant vers Fluxia*) qu'il ne faut promettre que lorsqu'on est trois fois certain de pouvoir tenir. Nous nous en tirerons avec honneur, mais non sans retard. Nos gracieuses demoiselles, une fois prévenues, voudront bien

nous accorder quelque délai, pour la publication des *Beignets à la cour*. Cela nous donnera le temps de faire traduire, à nos frais, il est vrai, ce maudit chinois, par l'un de nos meilleurs poètes.

LUDOVIC, *à part*. Traduire du chinois ! Ils sauront ce que ça leur coûtera ! (*Rideau*).

Signé : RAIMBAUD, comédien de chambre.

..

Le mois prochain nous donnerons notre appréciation sur la *Taverne des Trabans* et sur le *Saïs*, deux opéras nouveaux ! Il faut terminer en citant trois compositions qui viennent de paraître chez l'éditeur Jouve, 60, rue Taitbout : *En Forêt !* valse à deux et à quatre mains, brillante, mélodique et assez facile, par M. A. Sosnan, auquel on doit les quadrilles de l'Ecole Forestière, qui eurent un réel succès l'hiver dernier. Du même auteur, deux mignonnes bluette, intitulées : *Premiers Bourgeois* et *Némorosa*, pour les petites mains, dont la facilité d'exécution et la grâce des motifs permettront d'en faire le délassement des heures d'étude.

Une autre bluette que les fillettes joueront avec plaisir, c'est *Mémée et Rirritte*, gracieuse composition à quatre mains, très bien faite, et renfermant dans son petit cadre de sérieuses qualités, beaucoup de goût, de la mélodie, qui sont autant d'éléments de succès pour le compositeur et pour l'exécutant. Mais il faut que l'auteur se défie de sa mémoire. Sans qu'il s'en soit aperçu, sans doute, il y a à la 7<sup>me</sup> page de sa bluette, cinq mesures, (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> ligne,) où l'on place, malgré soi, les paroles de la charmante mélodie de Gumbert :

Oiseaux légers, messagers des Zéphirs,  
Vous qui gardez si bien vos souvenirs...

Ce n'est pas la même mesure, ce n'est pas le même rythme, mais c'est le même air ! C'est un hasard qui ne nuit pas à ce morceau, et nous croyons devoir le recommander malgré cela à nos lectrices.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

Quelle absorbante saison, ma chérie ! si peu qu'on aille dans le monde, il ne reste plus de temps pour autre chose. On rentre tard, on se couche de même ; on se lève à des heures que

l'on n'ose avouer : on déjeûne du bout des dents parce que l'estomac est las et affadi, tout en criant famine ; les heures de la journée s'éparpillent en mille soins, frivoles pour la plupart, et le soir



vient sans qu'on ait rempli la moitié du programme que toute femme d'ordre se trace chaque matin.

Ainsi me voilà menacée d'un retard avec toi ! trois heures sonnent et pour peu que l'on me dérange, ma lettre sera ajournée. Mais je ne me laisserai pas voler mon temps aujourd'hui. Ma vieille Jeannette a reçu ses instructions ; la consigne est sévère et me voici barricadée, à l'abri des interruptions et des visites !

On sonne. Sonnez, sonnez ; que m'importe ! Je ne suis pas chez moi, tout au rebours de monsieur Choufleury.

« Mademoiselle Jeanne ? demande une voix inconnue.

— Mademoiselle est sortie ! répond Cerbère imperturbablement.

— Le concierge m'a dit le contraire et je suis montée au grand préjudice de mon asthme ; vous voyez bien, que j'étouffe, ma bonne fille. Allons, un peu de complaisance : prévenez votre maîtresse que madame Gazeuil a besoin de lui parler. Je suis une ancienne abonnée, j'arrive de la Haute-Vienne et je ne m'en retournerai pas sans avoir obtenu ma petite audience.

— Mademoiselle écrit à madame Florence et m'a ordonné de ne la déranger pour qui que ce soit.

— C'est différent. J'attendrai alors que sa lettre soit finie. Ne pouvez-vous pas m'ouvrir le salon ? »

Jeannette ouvre le salon et j'entends la visiteuse s'installer au coin du feu.

Qu'elle y reste, puisque tel est son bon plaisir ; quant à nous, ma chérie, caissons.

Encore un coup de sonnette.

Même demande ; même réponse ; même invasion de mon domicile. Seulement, cette fois notre abonnée ne vient pas du Limousin. Elle habite Paris et, bien que Jeannette lui objecte mon absence du salon, elle se fait annoncer :

« Mademoiselle de Champenzer ». Un cri d'étonnement part du coin de la cheminée.

MADAME GAZEUIL.

Comment ! c'est vous, Hermance ! vous que je n'ai pas revue depuis quarante ans ? ah ! grand Dieu ! je ne vous aurais pas reconnue. Il n'y a que les jolies femmes pour subir ainsi les ravages du temps ! Oh ! mais vous êtes changée !..

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Autant que vous l'êtes peu, ma chère Eléonore. Vous ne me sembliez vraiment pas plus jeune il y a quarante ans qu'aujourd'hui : ces taches de rousseur et ces marques de petite vérole, cette maigreur distinguée et ces cheveux clairsemés m'apparaissent absolument tels que je les ai connus jadis. Décidément, le mariage conserve les femmes, Eléonore.

MADAME GAZEUIL.

Oh ! le mariage... n'en parlons pas, Hermance. Le mien ne fut pas heureux.. mon mari était

beau comme Apollon lui-même, cependant, et je me sentais fière de me produire à son bras ; il n'éprouvait pas le même plaisir sans doute à me présenter en public ; et quand nous rentrions d'une fête, il en rapportait tant d'irritabilité que je me répandais en reproches amers. Mais ces reproches, loin de lui ramener le sourire aux lèvres, endurcirent son cœur naturellement disposé à l'égoïsme ; pour s'y dérober, il me laissa seule au logis où il finit par ne plus paraître qu'à de rares intervalles.

Bientôt la rumeur publique me donna de ses nouvelles en publiant ses désordres ; et depuis longtemps je rougissais de porter son nom quand un duel retentissant termina ses folies avec son existence. Il me restait une fille ; je la mariaï à contre-cœur... mais plus heureuse que moi, elle avait rencontré la crème des maris, lorsqu'une épidémie les enleva tous deux !.. Ils laissaient une enfant en bas âge qui est maintenant une belle jeune fille. Donnez-moi votre adresse, j'irai vous la présenter et... *(La porte s'ouvre ; Jeannette entre à pas comptés son tricot à la main, ses lunettes sur le nez) :*

JEANNETTE.

Pour le cas où ces dames auraient des choses secrètes à se confier, mademoiselle les fait prévenir qu'elle entend tout ce qu'elles disent.

MADAME GAZEUIL et MADMOISELLE DE

CHAMPENZER.

Nous n'avons pas de secrets pour mademoiselle Jeanne. Elle peut entendre ! *(Jeannette sort en saluant) :*

MADMOISELLE CHAMPENZER.

Et cette jeune fille ?

MADAME GAZEUIL.

S'appelle Marguerite !

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Peu importe le nom. Je voulais dire....

MADAME GAZEUIL.

Tout importe quand il s'agit de ma petite-fille ! Ce n'est point la première venue, Hermance ; non ce n'est point la première venue !.. Au physique, la Marguerite de Goëthe semblerait un laideron à ses côtés ; au moral, la Marguerite des Marguerites aurait tout à perdre à la comparaison. C'est une perle, vous dis-je, une étoile !..

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Et vous avez choisi le ciel parisien pour y faire briller cet astre ?

MADAME GAZEUIL.

Mon astre ne brillera qu'au ciel de la famille. Je ne viens pas à Paris ; je fuis le Limousin.

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

J'avoue ne pas comprendre...

MADAME GAZEUIL.

Je répète : Je fuis le Limousin, c'est-à-dire le monde, ses charmes trompeurs, ses fallacieux attraits, ses illusions fatales, ses menteuses promesses ! ou plutôt j'en préserve ma petite-fille,



car pour moi vous sentez bien que je suis à l'abri de tout cela.

MADemoiselle DE CHAMPENZER.

Et c'est pour en préserver cette enfantique vous la plongez en pleine Babylone ? Le moyen, chère amie, est héroïque ou je ne m'y connais point !

MADAME GAZEUIL, (haussant les épaules).

(A part) Oh ! ces Parisiennes ! toutes les mêmes : quelle légèreté d'appréciations ! (Haut) Ne me faites pas dire des absurdités, je vous prie, et ne me comparez pas à ce monsieur Gribouille qui se jette dans l'eau pour éviter la pluie. Paris, je le sais, réunit tous les extrêmes : l'extrême bien et l'extrême mal ; l'extrême beau et l'extrême laid ; l'extrême bruit et l'extrême silence ; l'extrême foule et l'extrême isolement ; l'extrême...

MADemoiselle DE CHAMPENZER.

J'y suis : c'est l'extrême bien, l'extrême beau, l'extrême silence, l'extrême isolement, et l'extrême incognito que vous venez nous demander ! Eh bien, vrai : l'idée est originale et tout le monde ne s'en fût pas avisé. Il en faut conclure, Eléonore, qu'aucun des extrêmes ci-dessus n'existe en Limousin.

MADAME GAZEUIL.

L'incognito pour madame Gazeuil et sa petite fille dans la Haute-Vienne ? Ah ! l'on voit bien que vous n'êtes pas du pays. J'ai deux cousins à Bellac et trois à Rochechouart ; une tante à St-Yrieix ; trois amies à St-Léonard ; un neveu à St-Junien ; un oncle à Chalus ; un cousin à Eymoutiers ; et tout Limoges me reconnaît rien qu'au bruit de mes pas. On m'estime, je m'en flatte ; on m'aime, je m'en aperçois ; et, maintenant que Marguerite est d'âge à faire son entrée dans le monde, les invitations, les sollicitations nous assourdissent. Je ne sais quelle tarentule s'abat sur nos contrées ; mais cet hiver on y danse partout : Bellac, Rochechouart, St-Yrieix, St-Léonard, St-Junien, Chalus, Eymoutiers, Limoges tourbillonnent à l'envi, et comme la folie est contagieuse, comme le mouvement général pourrait nous entraîner, nous venons nous réfugier ici rue de l'Eperon, une rue que les cochers eux-mêmes ne connaîtraient pas si un certain Théodore de Banville, grand poète à ce qu'on dit, n'y faisait pas affluer les travailleurs de la pensée.

Nous y avons découvert une pension de dames, toutes veuves, qui ont le monde en horreur et vivent dans une retraite...

MADemoiselle DE CHAMPENZER.

Brrr... quelle description ! j'en ai froid jusqu'aux moelles !...

MADAME GAZEUIL.

Réchauffez-vous, ma chère ; les distractions ne nous manquent pas, car les sermons et les retraites abondent en ce quartier. Le dimanche,

après les offices, nous visitons les hôpitaux, et quand le temps le permet, nous prenons le plaisir d'une promenade au cimetière... devant ces marbres où sont écrits les noms célèbres des heureux et des grands, ma petite fille apprend le néant des gloires, des amours, des plaisirs terrestres... son cœur s'en détourne pour se remplir du découragement, du dégoût des choses qui passent ; elle prend le monde en pitié, l'humanité en mépris. Et si jamais un époux pénètre en ce jardin fermé, il y cueillera des fleurs de solitude qui embaumeront le foyer, qui...

MADemoiselle DE CHAMPENZER.

Il n'y trouvera rien, pas même des orties, car les mauvaises herbes elles-mêmes ont besoin d'air et de soleil pour végéter :

MADAME GAZEUIL.

Mademoiselle !

MADemoiselle DE CHAMPENZER.

Voyons, Eléonore, ne nous fâchons pas. Vraiment, nous avons mieux à faire après quarante ans de séparation ! Pardonnez-moi donc mon franc parler, et laissez-moi vous dire que je ne vous crois pas dans le vrai. Comment ! c'est en appliquant un épais bandeau sur de jeunes yeux que vous prétendez leur faire prendre la lumière en haine ? c'est en décourageant, en attristant, en glaçant un cœur que vous comptez le préparer aux saintes tendresses du foyer ?... Après tout, le monde n'est pas si noir, la vie n'est pas si triste... Et quand même tout serait maudit dans ce que vous nommez les pompes et les œuvres mondaines, choisiriez-vous le bon moyen pour en dégouter votre enfant ?... Elle se tait ; mais savez-vous si elle ne se fait pas d'étranges illusions sur ce que vous lui interdisez ?

MADAME GAZEUIL.

Vous ne connaissez point Marguerite et vous la calomniez !

MADemoiselle DE CHAMPENZER.

Je connais du moins la jeunesse. J'en ai même entre les mains un charmant échantillon, Madeleine, ma nièce que j'ai prise à sa mère veuve et chargée de famille : Elle est jolie et je n'ai pas la sottise de lui dire le contraire, attendu qu'elle n'en croirait pas un mot ; elle a de l'esprit, du savoir, des talents et s'habille à ravir. Très vivante, sensible à la louange et partout accueillie avec faveur, elle nage en pleins succès comme dans son élément naturel et je la laisse faire ; c'est toujours autant de gagné sur les épreuves que la vie lui réserve peut-être. Nous acceptons toutes les invitations et nous sommes de toutes les fêtes ; pas un moment de relâche ; il sera temps de se reposer quand la vieillesse viendra. D'ailleurs, il est obligatoire pour moi de songer à l'avenir de cette enfant ; elle est pauvre, par conséquent il lui faut un mari fort riche et les soupirants de cette espèce ne viennent pas chercher les filles sans dot sous le manteau de la cheminée entre



l'écumoire et le pot-au-feu... Madeleine est entourée d'une cour, une véritable cour; elle n'aura qu'à choisir entre les princes charmants éblouis par ses grâces et...

MADAME GAZEUIL, interrompant son amie par un éclat de rire ironique.

Ah! ah! ah! Et c'est parce que votre nièce se pomponne à la mode, chante comme la cigale, danse comme une ballerine, se montre partout excepté chez elle, est folle du monde et n'a pas un sou vaillant qu'on la distinguera entre toutes pour en faire une maîtresse de maison, une mère de famille?...

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Madame!

MADAME GAZEUIL.

Voyons, Hermance, ne nous fâchons pas; nous avons mieux à faire, c'est vous qui l'avez dit. Mais de bonne foi, la vie que mène votre nièce convient-elle à une mère, à une épouse?

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Elle en changera en temps opportun. C'est même un peu pour la préparer à ce changement par la satiété que je la plonge en plein tourbillon. Quand elle saura définitivement le peu que vaut le monde, elle le fuira d'elle-même.

MADAME GAZEUIL.

N'y comptez pas! d'ici là d'ailleurs...

MADMOISELLE DE CHAMPENZER, impatientée.

Mon ange, vous n'entendez absolument rien à ces questions et c'est présomptueux à vous de les aborder.

MADAME GAZEUIL, aigrement.

Mon cœur, la légèreté de votre esprit vous empêche de réfléchir. De parti pris, vous voyez tout en rose.

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Et vous tout en noir.

MADAME GAZEUIL.

C'est moi qui suis dans le vrai.

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Je prétends avoir raison. (La porte s'ouvre. — Janne annonce : Mademoiselle Coralie L.)

MADAME GAZEUIL.

Coralie du *Petit Courrier*. Elle a du bon cette demoiselle, malgré sa connaissance de la mode.

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Comment du bon? Elle n'a que de cela! prenons-la pour arbitre.

MADAME GAZEUIL.

J'y consens. A Coralie — mademoiselle, je vais vous mettre au courant de...

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Mademoiselle, laissez-moi d'abord vous expliquer...

MADAME GAZEUIL.

Pardon, Hermance, c'est à moi de...

MADMOISELLE DE CHAMPENZER.

Permettez, Eléonore, c'est moi qui...

Ici les deux voix se mêlent dans un ensemble hérissé de dissonances. Ah! pauvre Coralie, où vous êtes-vous fourrée?... heureusement Coralie est à la hauteur de la situation. Elle possède assez de calme, d'esprit et de jugement pour s'en tirer toute seule et je la laisse faire...

Elle s'en tire vraiment à son honneur. Bravo, Coralie, continuez.

Elle convient d'abord que l'une des deux interlocutrices a raison, mais que l'autre n'a point tort. Elle arrache adroitement une première concession à celle-ci; elle en obtient une seconde de celle-là... Insensiblement la grand-mère aigrie arrive à dire après elle qu'il pourrait bien y avoir quelques roses parmi les épines du chemin; et la tante aveugle lui laisse affirmer sans protestations qu'il se trouve aussi des épines sous les roses du monde.

L'extrême nuit et l'extrême jour font un pas l'un vers l'autre; l'ombre et les rayons se rapprochent peu à peu et, s'ils ne se confondent pas encore, ils ne paraissent pas absolument irréconciliables.

Enfin Coralie conclut:

« Rien que le plaisir et toujours le plaisir, c'est trop! Jamais le plaisir, ce n'est pas assez.

» La vérité est entre les deux termes de la proposition. Donc, mesdames, conduisez vos filles dans le monde avec modération en se servant de ses travers, de ses exigences, de ses tyrannies pour les en détacher tout doucement; laissez leur quelques joyeux souvenirs de jeunesse sans remords et vous ferez bien. »

Grand dieu! mon papier tout entier vient d'y passer et ma lettre n'est point commencée!

Prends-la pour bonne quand même, chère amie, et laisse-toi tendrement embrasser par ta

JEANNE.



## CHARADE

Litzen en mit tout un bouillir dans la marmite  
 Et la soupe fut bonne : on y revint deux fois !  
 Les petits pâtés chauds qu'elle servit ensuite  
 Avaient une enveloppe à s'en lécher les doigts !  
 Mais chacun fit honneur, à s'en rendre malade,  
 Au mets national précédant la salade.

## MOSAÏQUE

Le maréchal de Noailles avait un procès avec  
 un de ses fermiers : huit ou neuf conseillers se  
 récusèrent, sous prétexte de parenté avec les  
 Noailles ; ils étaient parents, en effet, au huitième  
 degré ; un autre conseiller, M. Hurson, se leva,  
 disant :

« Je me récusé.

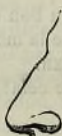
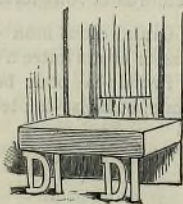
— A quel titre ?

— De parenté avec le fermier. »

\*\*\*

Mon fils, ne sois pas prompt à parler et lan-  
 guissant à faire. L'abondance se trouve là où  
 l'on travaille avec énergie, et l'indigence là où  
 l'on parle beaucoup. *Ecclésiastique.*

## RÉBUS



Mot du Logogriphe de Janvier : Ève.

Explication du Rébus de Janvier : *Mille souhaits de bonne année à nos chères abonnées.*

*Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY*